

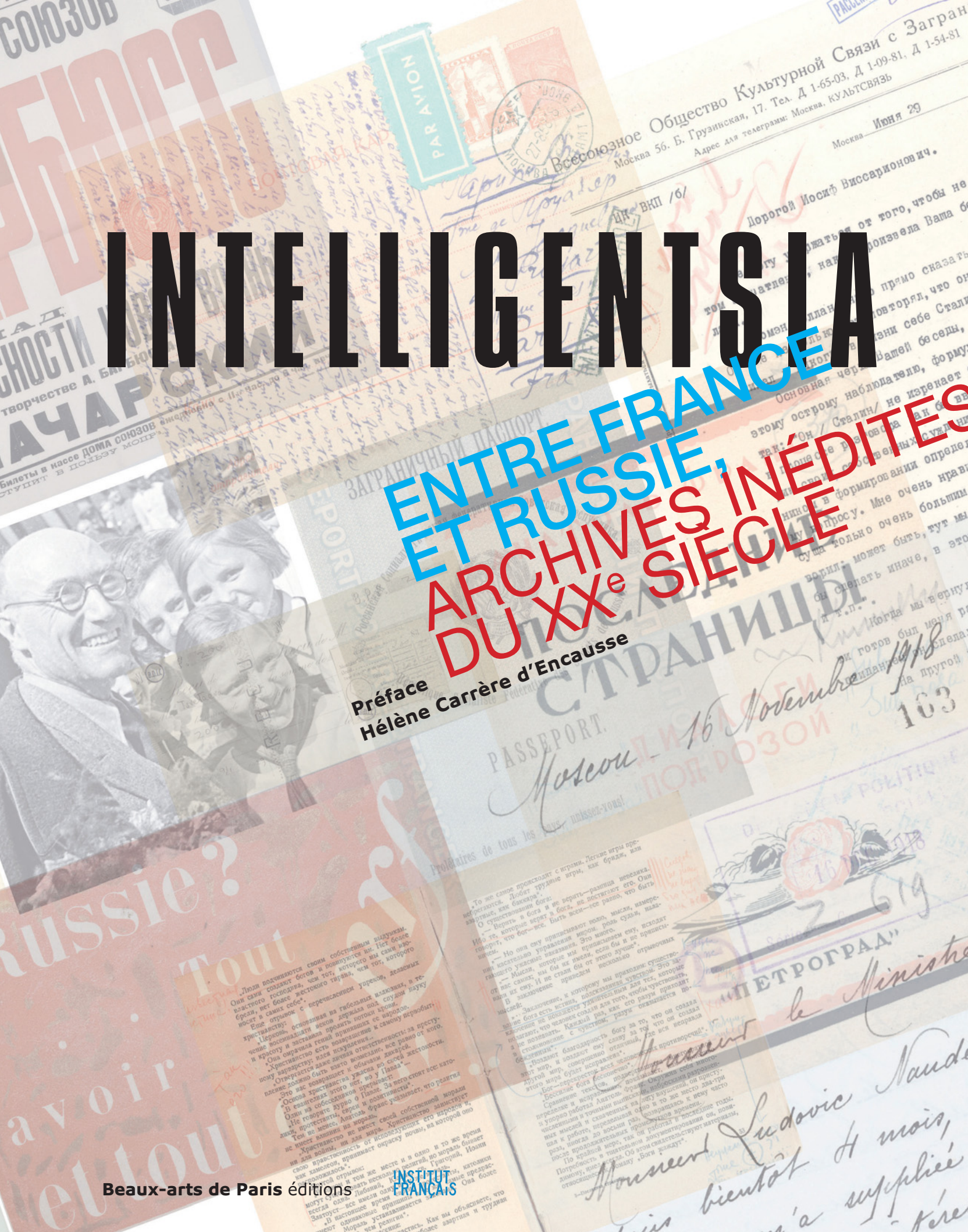
INTELLIGENTSIA

ENTRE FRANCE ET RUSSIE, ARCHIVES INÉDITES DU XX^e SIÈCLE

Préface
Hélène Carrère d'Encausse



Beaux-arts de Paris éditions **INSTITUT FRANÇAIS**



INTELLIGENTSLIA

ENTRE FRANCE
ET RUSSIE,
ARCHIVES INÉDITES
DU XX^e SIÈCLE

Beaux-Arts de Paris éditions

Ministère de la Culture

INSTITUT
FRANÇAIS

Ministère des Affaires étrangères

L'année « France-Russie 2012, langues et littératures » est placée sous le haut patronage de monsieur Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères de la République française, et de monsieur Sergueï Narychkine, président de la Douma de la Fédération de Russie.

Les commissaires généraux en sont messieurs Xavier Darcos, président de l'Institut français, et Mikhaïl Shvydkoy, représentant spécial du Président de la Fédération de Russie pour la coopération culturelle internationale.

L'année « France-Russie 2012, langues et littératures » est soutenue en France par le ministère des Affaires étrangères, le ministère de la Culture et le ministère de l'Éducation nationale.

L'Institut français en est l'opérateur pour la France (coordination de l'année France-Russie 2012 : Paul de Sinety, directeur du département Livre et Promotion des savoirs).

L'exposition « **Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle** » est organisée par l'Institut français dans le cadre de l'année « France-Russie 2012, langues et littératures », avec le concours de l'École nationale supérieure des beaux-arts et en partenariat avec l'Agence fédérale russe des archives et l'ambassade de la Fédération de Russie en France.

Elle est placée sous le haut patronage de madame Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et sous la direction de monsieur Frédéric Baleine du Laurens, directeur des Archives du ministère des Affaires étrangères.



Peugeot-PSA, Vinci, Moët-Hennessy et la SNCF ont apporté leur soutien à l'exposition et au catalogue « Intelligentsia ».

INTELLIGENTSIA

Ouvrage sous la direction de Véronique Jobert & Lorraine de Meaux

ENTRE FRANCE
ET RUSSIE
ARCHIVES INÉDITES
DU XX^e SIÈCLE

L'année littéraire 2012 entre la France et la Russie se termine brillamment par l'exposition *Intelligentsia* que présente ce livre catalogue.

C'est une exposition originale dont je salue l'ambition. Les documents présentés apportent un témoignage sur les relations humaines et intellectuelles entre la France et la Russie au temps de l'URSS. Nouées sur fond de tragédie et d'espoir, ces relations révèlent l'intensité des engagements d'écrivains et d'intellectuels qui ont fait le XX^e siècle et qui, pour nombre d'entre eux, furent broyés par la persécution.

Ces témoignages sont d'autant plus émouvants qu'ils sont emblématiques d'une époque à la fois proche et lointaine. Ils nous rappellent que la curiosité réciproque des Français pour les Russes et des Russes pour les Français n'a pas cessé pendant la période soviétique et que les échanges d'idées entre nos deux pays furent alors, paradoxalement, très intenses.

J'y vois une invitation à dépasser les contradictions de l'histoire pour que se développe et s'enrichisse entre nos deux nations une relation bilatérale dense, fondée sur la sympathie et la curiosité réciproques qui, au long de l'Histoire, ont toujours rapproché les Russes et les Français.

Après l'effondrement de l'Union soviétique, la Russie doit faire face à de nombreux défis économiques, sociaux et politiques. La France agit pour une Union européenne réorientée, gage de paix et de solidarité. Ensemble, nos deux Nations peuvent continuer à créer les conditions d'un espace commun de liberté et de prospérité pour les générations de demain.

Mise en œuvre par l'Institut français, en partenariat avec nos amis russes ainsi que par les archives du ministère des Affaires étrangères et l'École nationale supérieure des beaux-arts, cette exposition d'archives, la plupart inédites, est une invitation à méditer les leçons d'un passé récent pour construire l'avenir.

Laurent Fabius

Ministre des Affaires étrangères

Je suis heureux de souhaiter la bienvenue au nouvel événement marquant de ces Saisons de la langue et de la littérature russes en France et de la langue et de la littérature françaises en Russie, l'exposition *Écrivains et intellectuels de Russie et de France. Promenade dans les archives du XX^e siècle*. Les visiteurs de cette exposition y feront une promenade passionnante à travers le passé récent des relations littéraires franco-russes qui, malgré des conditions difficiles et parfois même tragiques au siècle dernier, ont conservé la richesse et la diversité qu'elles ont toujours connues. Derrière chacun des objets exposés, qu'il s'agisse de lettres, de journaux intimes, de manuscrits, de photographies ou de films méconnus,

se profilent des destinées humaines, qui ont marqué de leur empreinte l'histoire et la culture de nos pays. À travers chacun de ces objets, c'est le temps qui s'égrène, éprouvant ou merveilleux, chargé d'errements ou d'états de grâce, d'espairs déçus ou d'élans créateurs inouïs. Ils témoignent d'une étonnante communauté d'esprit et de la constance des liens spirituels et intellectuels. Il s'agit là du patrimoine commun inestimable de nos pays, comme gage d'une collaboration fructueuse au XXI^e siècle.

Aujourd'hui, à l'heure d'une mondialisation accélérée, nos peuples ont besoin de conserver leur spécificité culturelle et de solides repères moraux. Je suis persuadé que cette exposition contribuera à cette noble entreprise.

Sergueï Lavrov

*Ministre des Affaires étrangères
de la Fédération de Russie*

AVANT-PROPOS

L'exposition *Intelligentsia* a été conçue pour clore l'année « France-Russie 2012, langues et littératures » mise en œuvre par l'Institut français. Avec plus de soixante-dix manifestations dans les deux pays, cette année a prolongé, dans les échanges littéraires et linguistiques, l'année croisée France-Russie 2010.

L'exposition est accueillie à Paris à l'École nationale supérieure des beaux-arts avant de l'être, d'ici à quelques mois, à Moscou au siège des Archives d'État de la Fédération de Russie. Le choix de l'École nationale supérieure des beaux-arts, lieu emblématique du cœur de Paris, connu pour ses riches collections et ses très belles expositions, prend tout son sens dans la mesure où *Intelligentsia* présente non seulement des documents et des livres liés à des écrivains et des penseurs de nos deux pays mais aussi des œuvres d'artistes qui ont nourri le dialogue des Français et des Russes au XX^e siècle.

On sait combien les relations intellectuelles entre la Russie et la France furent intenses dès le milieu du XVIII^e siècle. Il suffit pour s'en convaincre de relire la savante préface d'Hélène Carrère d'Encausse à l'édition d'un livre écrit par Catherine II elle-même en 1760 (*L'Antidote*) en réponse au *Voyage en Sibérie* publié deux ans auparavant par l'abbé Chappe d'Auteroche¹. Le XIX^e siècle ne fut pas moins riche d'influences réciproques et de voyages croisés. D'une certaine façon, le siècle le plus proche de nous reste le moins bien connu : que s'est-il passé entre nous à partir de 1917 ?

Intelligentsia vise à donner à cette question des éléments de réponse en illustrant le fait paradoxal que les échanges d'idées, les projets littéraires, les entreprises éditoriales entre Russes et Français n'ont jamais cessé dans la période soviétique, même aux pires moments de crise entre nos deux pays. La relation des Russes et des Français dans le domaine littéraire et intellectuel resta intense en dépit des circonstances terribles qui auraient pu séparer définitivement les uns des autres : une

révolution qui bouleversa le cours de la Première Guerre mondiale avant de secouer l'Europe puis le monde entier, une rupture des relations diplomatiques entre nos deux pays pendant de longues années, un entre-deux-guerres marqué par une crise économique majeure à l'Ouest et la montée du stalinisme à l'Est, la Seconde Guerre suivie de la guerre froide, les tensions accompagnant la décolonisation et tant d'autres circonstances adverses à peine tempérées, sur la fin de cette période, par la préparation et les suites de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE).

L'exposition n'embrasse pas tout le XX^e siècle. Deux dates marquent ses extrêmes. Le point de départ en est 1917, année des deux révolutions russes et charnière dans l'histoire de l'Europe comme l'a montré la très belle exposition récemment présentée au Centre Pompidou-Metz. Le choix de l'année 1991 s'explique tout simplement parce qu'elle fut celle de la fin de l'Union soviétique.

Pendant cette longue période, le poids de la propagande et de la contre-propagande, des *a priori* idéologiques, des positions doctrinales et des impératifs diplomatiques fut, on le sait, considérable, occultant souvent la critique purement littéraire et rendant confuse la lecture des événements. J'en prendrai pour exemple, au milieu des années 1960, la polémique suscitée par l'attribution du prix Nobel de littérature à Mikhaïl Choukhov, décision qui fut accueillie en France avec beaucoup d'ironie même de la part de ceux qui n'avaient pas lu *Le Don tranquille*, la polémique redoublant peu après à l'occasion du procès mené contre Siniavski et Daniel, dont la lourde sentence souleva en France un torrent de protestations².

Force est de constater que, dans cette longue période, les relations des écrivains et des intellectuels russes et français s'établirent généralement loin des honneurs et plus souvent en dehors des appareils d'État qu'avec leur aide, comme le montre la longue cohorte des exilés,

des réfugiés, des opposants et des dissidents. L'exposition en rend compte par des témoignages poignants.

Tous les destins ne furent pas aussi cruels, certains des exilés russes devinrent des écrivains français couronnés par le succès, l'exemple le plus connu étant celui d'Henri Troyat, né à Moscou d'origine russe, géorgienne et arménienne, auteur de plus de cent romans qui firent connaître la Russie à des millions de lecteurs français – il pouvait se flatter, à la fin du xx^e siècle, d'être l'écrivain le plus aimé des Français. C'est Henri Troyat qui remit en 1991 son épée d'académicien à Hélène Carrère d'Encausse, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie française, en rappelant les origines russes et géorgiennes de sa famille et en observant : « C'est trop peu de parler, en ce qui vous concerne, d'une double culture. Il s'agit d'une manifestation plus importante et plus mystérieuse : une sorte de faculté de l'âme qui invite une même personne à se sentir à la fois d'ici et d'ailleurs ».

Intelligentsia mentionne aussi le cas des écrivains russes exilés en France mais qui n'y demeurèrent pas. L'exemple de Vladimir Nabokov est dans tous les esprits : comme l'a noté Bernard Pivot, « quand Nabokov a décidé de ne plus écrire dans la langue russe, il aurait pu choisir le français. Probablement y a-t-il songé. D'autant qu'avant la Seconde Guerre mondiale, il habitait depuis trois ans en France. Il y avait vécu une ardente passion extraconjugale. Les exilés russes le considéraient déjà comme un écrivain majeur et Jean Paulhan, influent dirigeant de la NRF, était de ses amis ». Quand les Allemands envahirent la France, il choisit de traverser l'Atlantique et de devenir là-bas, en anglais, un des maîtres de la littérature du xx^e siècle³.

Au-delà de ces rencontres individuelles réussies ou ratées, pesa pendant de trop longues années sur les relations franco-russes en matière littéraire la censure qui empêcha durablement

la diffusion en URSS des auteurs français « mal-pensants ». Je voudrais d'autant plus souligner combien fut novatrice et heureuse une initiative d'État prise du côté français dès que les circonstances le permirent au milieu des années 1980, donc bien avant la chute du mur de Berlin. Ayant constaté que de nombreux auteurs français anciens, modernes et surtout contemporains en littérature, en philosophie, en sciences sociales et humaines n'étaient pas traduits et donc restaient inaccessibles aux lecteurs étrangers, Yves Mabin, diplomate et écrivain alors en charge de ces questions au ministère français des Affaires étrangères, lança un « Programme d'aide à la publication » (PAP), dont l'URSS fut la première bénéficiaire. Le principe en était simple : informer les éditeurs locaux de l'état du livre français dans tel et tel domaine, leur faire confiance pour qu'ils sélectionnent eux-mêmes les ouvrages à traduire, s'engager avec eux sur une politique durable visant à la traduction non pas d'un seul titre mais d'une série cohérente dans le domaine choisi, apporter une aide concrète à ces éditeurs à commencer par le paiement des droits à l'éditeur français, l'aide à la traduction, l'invitation du traducteur en France etc. Cette initiative soutint des ouvrages d'une qualité intellectuelle ou scientifique indéniable mais qui n'étaient pas assurés d'un succès commercial. Elle permit d'impliquer des petits éditeurs souvent très dynamiques, connaissant parfaitement bien leur métier mais peu habitués à établir des rapports avec les maisons d'édition françaises. Le succès de cette politique fut immédiat et considérable, comme le prouva la publication de centaines de titres jusqu'alors inconnus du public russe, la diffusion de certains titres traduits en russe dépassant allègrement le chiffre de cent mille exemplaires, très loin des tirages des éditions en français.

Intelligentsia porte donc en elle-même le témoignage de situations très diverses, presque hétéroclites. Il n'aurait pas été concevable de

se lancer dans l'aventure d'une exposition de cette sorte si nous n'avions pas dès le départ reçu les encouragements et l'appui des plus hautes autorités russes dans le domaine des archives. La liste des remerciements publiée dans le catalogue est éloquente à cet égard : l'Agence fédérale russe des archives, les Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF), les Archives russes d'État d'art et de littérature, les Archives russes d'État d'histoire sociale et politique (RGASPI) et les Archives russes d'État de documents photographiques et cinématographiques (RGAKFD) ont ouvert généreusement leurs fonds qui sont d'une extraordinaire richesse. L'illustre Académie des sciences de Russie et son Institut de l'histoire universelle nous ont également apporté leur précieux concours. Et nous avons eu également recours aux travaux menés de longue date par l'Institut de littérature mondiale de l'Académie des sciences de Russie.

Du côté français, aux institutions de l'État (les Archives diplomatiques, les Archives nationales, la Bibliothèque nationale de France, la BDIC) se sont jointes celles du département de la Seine-Saint-Denis, haut lieu de mémoire de ce qui fut « la ceinture rouge de Paris » : à Bobigny les archives départementales où sont conservées les archives du Parti Communiste français et à Saint-Denis le passionnant musée d'art et d'histoire.

Enfin, en France comme en Russie, de nombreux particuliers ont accepté de prêter leurs archives. Que tous ces généreux prêteurs soient cordialement remerciés.

Le travail des archivistes – collecter les documents, les conserver, les classer, les communiquer – prépare celui des historiens. Et l'exposition d'archives que nous présentons ne prétend évidemment pas donner une image synthétique des relations intellectuelles et littéraires entre la France et la Russie au XX^e siècle et encore moins en fournir une interprétation. Chacun comprendra

qu'elles furent très denses et admettra qu'elles demandent encore à être étudiées méthodiquement, ce qui ouvre un vaste champ à la recherche universitaire et scientifique maintenant que les archives du XX^e siècle sont ouvertes dans nos deux pays. Cette recherche a déjà été heureusement entreprise, en particulier grâce au travail mené conjointement du côté français par l'École des Chartes et le centre Roland-Mousnier (Paris-Sorbonne-CNRS) et du côté russe par l'Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie.

Le catalogue qui accompagne cette exposition est mieux et plus qu'un catalogue d'exposition. Publié sous la responsabilité de l'ENSBA et s'intégrant dans une collection dont chacun connaît la valeur, cet ouvrage présente et commente les documents d'archives, les livres et les œuvres d'art que peuvent admirer les visiteurs de l'exposition. Au surplus et pour chacune des parties de l'exposition, il a été demandé à un spécialiste d'écrire un propos introduisant le thème des documents et livres rassemblés, la Direction des archives du ministère des Affaires étrangères et l'Institut français laissant à chacun des auteurs la liberté des points de vue exprimés.

Les Archives du ministère français des Affaires étrangères concernant la Russie sont d'une exceptionnelle richesse, encore largement inexplorée bien qu'elles soient communicables à toute personne qui le désire : l'abondante correspondance diplomatique échangée entre la France et la Russie depuis le milieu du XVII^e siècle jusqu'à l'heure actuelle, les quelque cinq cents traités bilatéraux liant nos deux pays depuis le XVIII^e siècle et tous les documents concernant nos échanges culturels et scientifiques sont conservés au Centre des archives diplomatiques de La Courneuve, tandis que le Centre des archives diplomatiques de Nantes conserve les archives de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg et celles des consulats de France en Russie.

Tout en mesurant bien le risque de traiter d'histoire contemporaine⁴, j'ai estimé qu'il était ambitieux mais raisonnable d'essayer, à partir de ce trésor, de jeter avec nos amis russes un regard d'ensemble sur les relations intellectuelles de nos deux pays au XX^e siècle et de le faire en nous référant à des documents authentiques et inédits. Mon vœu est de susciter ainsi la curiosité du

plus large public en France comme en Russie pour les très riches archives que nous conservons et que celles-ci aident chacun à se sentir à son tour « d'ici et d'ailleurs ».

Frédéric Baleine du Laurens

Directeur des Archives diplomatiques

1. « L'Impératrice et l'Abbé – Un dialogue littéraire inédit entre Catherine II et l'abbé Chappe d'Auteroche ». Présenté par Hélène Carrère d'Encausse (Fayard 2003).
2. L'exposition présente quelques documents inédits concernant un curieux incident suscité, à l'annonce du verdict, par l'annonce que la sortie vers l'étranger de manuscrits d'Andreï Siniavski se serait faite par la valise diplomatique française, ce qui était partiellement exact mais que l'ambassade de France à Moscou s'employa à démentir pour ne gêner en rien la préparation du voyage du général de Gaulle en URSS.
3. « Nabokov disait un jour à son premier biographe Andrew Field : "J'aurais pu être un grand écrivain français". Les convulsions et les tragédies de l'histoire européenne du XX^e siècle, qui l'ont contraint à abandonner le russe, faute de lecteurs, auraient pu, en effet, l'induire à entreprendre sa seconde carrière littéraire non pas dans la langue de Shakespeare ou de Poe, bien qu'il eût déjà écrit en France un premier roman en anglais, mais dans celle de Flaubert et de Proust, langue dont il avait une connaissance approfondie pour l'avoir pratiquée chez lui quasi quotidiennement pendant son enfance et fréquentée assidûment à travers les textes littéraires dès son plus jeune âge. Il grandit dans un milieu certes plus anglophile que francophile, et parla l'anglais de manière courante avant le français, mais la langue française conserva toujours pour lui un certain panache, notamment dans la sphère culturelle », in *Nabokov ou la tentation française*, Maurice Couturier, Gallimard, Paris, 2011.
4. « Pour une histoire contemporaine » in *Présent, nation, mémoire*, Pierre Nora, Gallimard, Paris, 2011.

Les relations franco-russes ont une tradition longue de plusieurs siècles. Leur origine remonte au XVIII^e siècle, lorsque les idées des philosophes-encyclopédistes français pénétrèrent en Russie. Le rapprochement culturel des deux pays s'est poursuivi au cours du siècle suivant, quand la Russie aristocratique parlait exclusivement le français, et au XX^e siècle, où une grosse vague d'émigration russe s'est implantée en France et a exercé une influence déterminante sur la formation de la pensée intellectuelle française.

On le sait, le XX^e siècle a été marqué par le choc de deux idéologies et de deux cultures unies à leur manière dans leurs contradictions. Ceci s'explique en partie par le fait que l'œuvre de nombreux représentants de l'élite intellectuelle française du siècle dernier s'est construite au carrefour des traditions nationales et culturelles russe et française. Russes d'origine et de culture familiale, Elsa Triolet (Ella Kagan), Joseph Kessel, Henri Troyat (Lev Tarassov), Romain Gary (Roman Kassev), Nathalie Sarraute (Natalia Tcherniak), Alexandre Kojev (Alexandre Kojevnikov) ont avec grand succès produit et créé dans un autre milieu, une autre culture. Et ils l'ont fait avec brio. Nombre d'entre eux se sont vu attribuer le prix Goncourt (Gary, Troyat), sont entrés à l'Académie française (Troyat), ou ont été à l'origine de nouveaux courants littéraires (Sarraute).

La formation en Russie du jeune État socialiste et ses premiers pas ont été suivis avec une grande attention dans le monde entier. Les écrivains et les intellectuels français ont observé avec intérêt le développement de la pensée sociale en Union soviétique, qui plaçait au premier plan l'importante fonction civique de l'intelligentsia soviétique, à savoir former l'homme nouveau. Cet objectif en a imposé à bien des intellectuels français.

L'élite radicale de gauche française aspirait à tout voir de ses propres yeux, et c'est en cela que résidait sans aucun doute le grand succès de la « diplomatie culturelle » soviétique. Louis Aragon,

Elsa Triolet, Romain Rolland, Henri Barbusse, Maurice Druon, André Malraux, entre autres, venaient en URSS et prenaient une part active à la vie sociale et culturelle du pays. Nombre d'entre eux préférèrent « fermer les yeux » sur les inévitables défauts et même les tares de cette « nouvelle société ». Certains furent récompensés par des décorations soviétiques. D'autres, comme André Gide, Albert Camus, Jean-Paul Sartre furent bientôt déçus et se mirent à critiquer ouvertement l'URSS.

Le désir d'appréhender le passé dans son intégralité, dans toute sa complexité et ses contradictions, de réfléchir sur l'imbrication des destinées humaines, des recherches créatrices et philosophiques des intellectuels de Russie et de France est à l'origine du projet d'exposition intitulé *Intelligentsia. Entre France et Russie, archives inédites du XX^e siècle*. Dans sa version russe, l'exposition est intitulée *Écrivains et intellectuels de Russie et de France. Promenade dans les archives du XX^e siècle*. Elle se tiendra à Moscou au printemps 2013 dans la salle d'exposition des Archives fédérales.

C'est sans doute la première fois que des linguistes et des spécialistes de littérature, des historiens et des archivistes des deux pays se sont réunis pour évoquer les relations littéraires, philosophiques et scientifiques entre la Russie et la France de 1917 à 1991.

Événement central et en même temps point final des Saisons de la langue et de la littérature russes en France, et de la langue et de la littérature françaises dans la Fédération de Russie, ce projet se présente comme l'apogée de la communication interculturelle des deux pays sur plus de soixante-dix ans.

Pour moi, qui par ma profession me suis occupé pendant de longues années à conserver la mémoire nationale, l'intitulé de l'exposition est plus que symbolique et prouve un intérêt croissant pour les documents d'archives.

Parmi les participants russes figurent les quatre fonds d'archives les plus importants du pays :

les Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF), les Archives russes d'État d'histoire sociale et politique (RGASPI), les Archives russes d'État d'art et de littérature (RGALI), ainsi que les Archives russes d'État de documents photographiques et cinématographiques (RGAKFD).

La majeure partie des documents montrés dans l'exposition est présentée pour la première fois à l'étranger.

Parmi ceux-ci se trouvent des documents de l'Organisation internationale d'aide aux combattants de la révolution (MOPR), dont des lettres autographes d'Henri Barbusse, un livre d'Anatole France, *Dernières pages inédites d'Anatole France. Dialogues sous la rose*, provenant de la bibliothèque personnelle de Staline, avec des annotations de sa main dans les marges (RGASPI).

Les documents de la Société pour les relations culturelles avec l'étranger (VOKS) présentent un intérêt particulier. Cette institution avait pour objectif de contribuer au développement des relations scientifiques et culturelles entre les institutions d'État, les organisations publiques et les scientifiques et professionnels de la culture d'URSS et des pays étrangers. L'exposition présente des correspondances, des transcriptions des conversations avec les dirigeants des organisations publiques françaises, les invitations et les programmes des visites en URSS de Jean Hugo, Romain Rolland, André Gide, Henri Barbusse; des documents du Comité pour l'attribution des Prix internationaux Lénine à Louis Aragon, Pablo Picasso. Des documents du Soviet suprême de l'URSS, tel le décret annonçant la « Déchéance de la citoyenneté soviétique

et l'expulsion hors du territoire de l'URSS d'Alexandre Soljenitsyne » (GARF), quittent pour la première fois les fonds d'archives russes.

Des extraits de films d'actualité et des photographies concernant les contacts politiques, artistiques et littéraires en Russie et en France sont présentés par les Archives russes d'État de documents photographiques et cinématographiques (RGAKFD). Les Archives russes d'État d'art et de littérature (RGALI) exposent des œuvres d'artistes célèbres, tels qu'Alekseï Remizov, Natalia Gontcharova, Mikhaïl Larionov; des lithographies des fondateurs du futurisme russe et des réformateurs de la langue poétique Velimir Khlebnikov et Aleksei Kroutchenykh, le manuscrit des souvenirs de Gontcharova sur Maïakovski, des lettres, des affiches, des photographies.

Les organisateurs et les participants ne se sont pas donné pour but de tout raconter et de répondre à toutes les questions qui se posent lorsque l'on étudie un sujet aussi vaste et complexe que les relations culturelles et intellectuelles franco-russes au XX^e siècle.

L'important est ailleurs – c'est ce lien interne qui s'établit entre le document, témoin direct de ces relations, et le visiteur venu à l'exposition avec le désir de comprendre la nature profonde des événements passés.

Je suis persuadé que cette exposition contribuera au développement continu du dialogue historique et culturel entre nos peuples et nos pays amis dans l'avenir.

Andreï Artizov

Directeur de l'Agence fédérale des archives

Placée sous le parrainage de monsieur Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, et de monsieur Sergueï Narychkine, président de la Douma d'État de Russie, l'année littéraire « France-Russie 2012, langues et littératures » a célébré à travers plus de soixante-dix manifestations les relations intellectuelles, linguistiques et littéraires privilégiées entre nos deux pays. Parce que « le passé tourne autour du présent », comme l'écrivait Georges Bernanos, il est apparu évident à l'Institut français et à la Direction des archives du ministère des Affaires étrangères que cette année littéraire se devait de porter un regard original et rétrospectif sur ce qui fait, encore aujourd'hui, la spécificité des relations intellectuelles et littéraires franco-russes. Permises par l'ouverture exceptionnelle de l'ensemble des archives de la Fédération de Russie, l'expertise de Véronique Jobert et Lorraine de Meaux ainsi qu'une étroite coopération avec l'École nationale supérieure des beaux-arts et sa directrice des éditions Pascale Le Thorel, cette exposition donne naturellement à voir les séductions et illusions de l'idéologie soviétique, l'engagement de la littérature dissidente et les efforts de propagande, mais aussi, bien plus généralement, les regards divers portés en France sur la Russie : regards enthousiastes et critiques

qui ont entretenu débats et polémiques au sein de la société française pendant près d'un siècle. Elle vient aussi utilement rappeler que, précédées par la passion ancienne et jamais démentie du public français pour les lettres russes du XIX^e siècle, les relations culturelles entre la France et la Russie ne se sont nullement étioilées au long de ce « court XX^e siècle » qu'ouvre la Révolution d'Octobre et que clôt l'effondrement du bloc soviétique en 1991.

Les trois cents documents, méconnus ou inédits, présentés au public, illustrent aussi bien le célèbre voyage en URSS d'André Gide que l'affaire Pasternak. Ils témoignent que dans un contexte de tension croissante dans les relations interétatiques, les sociétés civiles et les scènes intellectuelles française et russe ont continué de dialoguer et maintenu un lien et une amitié ancienne entre nos deux pays.

L'Institut français, qui est à l'origine de cette exposition, avec la Direction des archives du ministère des Affaires étrangères, joue ici pleinement son rôle pour développer les échanges intellectuels et artistiques à l'international.

Xavier Darcos

Président de l'Institut français

Commissaire général pour la France de

« France-Russie 2012: langues et littératures »

L'École nationale supérieure des beaux-arts accueille aujourd'hui une exposition d'une exceptionnelle nature : dévoilant les archives inédites des relations entre la France et la Russie au XX^e siècle, l'on pourrait dire que son véritable thème est celui de l'information.

Les échanges diplomatiques produisent eux aussi des formes ; ce sont celles que le public pourra ici découvrir.

Réalisée à l'initiative de l'Institut français, en collaboration avec le ministère des Affaires étrangères et l'ambassade de France à Moscou, dans le cadre de l'année France-Russie 2012, *Intelligentsia* se constitue de documents dont la valeur première provient de leur caractère confidentiel. On sait que les archives prennent une place importante dans l'imaginaire des artistes d'aujourd'hui, et que notre « ère de l'information » se nourrit de ces recadrages historiques.

Je tiens tout particulièrement à remercier l'Institut français et son président, monsieur Xavier Darcos, les commissaires de l'exposition, Véronique Jobert et Lorraine de Meaux, sans oublier Paul de Sinety qui fut à l'instigation de ce rapprochement avec les Beaux-Arts de Paris, ainsi que Sylviane Tarsot-Gillery.

Je n'oublie pas non plus que les étudiants de l'École ont participé activement au montage et à la scénographie de l'exposition, ni que le Service des éditions, et tout particulièrement Pascale Le Thorel, ont permis au projet de s'installer dans nos murs. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Nicolas Bourriaud

2012

Ces dernières années, la coopération entre la Russie et la France se déploie dans de nombreux domaines : les relations économiques, les liens entre les milieux d'affaires, l'espace, la comparaison des systèmes éducatifs et, bien évidemment, la culture et les arts. Les formes de coopération mutuelle entre nos deux pays sont très variées. Les expositions conjointes y tiennent une grande place. L'exposition *Sainte Russie* au Louvre et celle des *Chefs-d'œuvre des musées français* à Moscou, par exemple, sont dans toutes les mémoires. Un nouvel aspect de la coopération franco-russe est apparu récemment. Il s'agit de l'histoire des relations intellectuelles entre nos deux pays. En septembre 2010 s'est tenu à Moscou un colloque sur les Français dans la vie intellectuelle et scientifique de la Russie du XVIII^e siècle ; un an plus tard cela concernait le XIX^e siècle puis, cette année, de nouveau à Moscou, la période soviétique. Et voilà qu'à présent est inaugurée, d'abord à Paris et ensuite à Moscou, une exposition sur les liens et les échanges entre les intellectuels des deux pays au XX^e siècle. La variété des sujets abordés est remarquable. Les organisateurs de l'exposition ont effectué un travail considérable dans les archives russes et françaises. Il en résulte un tableau étonnant des relations entre écrivains et peintres, musiciens et scientifiques, théoriciens et hommes d'église, philosophes et diplomates. Grâce aux dernières avancées des sciences humaines, nous voyons comment se sont formés au fil des ans les regards croisés que Russes et Français portent mutuellement les uns sur les autres, comment se sont enracinés des clichés et des idées reçues tenaces. Ce qui a contribué à la formation de la perception française de l'Union soviétique, à savoir le rôle de l'émigration russe dans la vie française des

années 1920 et 1930 et la place des dissidents soviétiques, apparaît sous un nouveau jour. Nous voyons également comment les intellectuels français participent à la formation de l'image de la France en URSS. L'exposition contribue, sans nul doute, à une meilleure connaissance réciproque des Russes et des Français. Elle présente ce que dans les sciences humaines on appelle « une dimension humaine ». Devant nos yeux apparaissent des êtres humains, avec leur caractère et leurs passions, leurs succès et leurs réussites, leurs échecs et leurs tragédies personnelles. L'exposition peut cependant être replacée dans un contexte plus large, celui du rôle joué par les intellectuels et l'« intelligentsia » dans la vie de la société, dans les relations entre pays et individus. Cet aspect revêt une importance particulière à l'heure actuelle, alors que dans différents pays ont cours des débats sur la place des intellectuels au XX^e siècle. Le XX^e siècle est entré dans l'histoire comme l'époque d'un progrès scientifique et technologique sans précédent, comme l'ère de la confrontation globale entre démocratie et totalitarisme, nationalisme et internationalisme, avec deux terribles guerres mondiales. C'est la raison pour laquelle tous les témoignages, sans exception, relatifs à l'histoire du XX^e siècle, mais plus particulièrement ceux, si hauts en couleur, qui sont montrés dans cette exposition, suscitent, par leur charge émotive, un grand intérêt auprès du public.

Alexandre Tchoubarian

Académicien

*Directeur de l'Institut d'histoire universelle
de l'Académie des sciences de Russie*

Traduction Olga Okouneva

PRÉFACE

Hélène Carrère d'Encausse

Secrétaire perpétuel de l'Académie française



1. Hélène Carrère d'Encausse reçoit son épée d'académicien des mains d'Henri Troyat, de l'Académie française le 21 novembre 1991.
© Archives privées.

La Révolution d'Octobre 1917 a profondément modifié le regard porté par les élites françaises sur le pays qui devient alors le centre d'un projet inédit de bouleversement du monde. La Russie n'avait jamais été étrangère à l'opinion française, mais son image en France n'a cessé de varier au fil des siècles et des circonstances. Elle fut d'abord perçue comme un pays *étrange, barbare*, ce dont témoignent les récits de voyageurs, de l'abbé Chappe d'Auteroche à Custine ; tout au contraire la Russie des écrivains fascina Mérimée et Melchior de Vogüé qui s'en firent les passeurs en France. Si de François I^{er} à Louis XVI les rois de France, souverains catholiques, n'avaient pas hésité à s'appuyer sur l'Empire ottoman, musulman, pour empêcher la Russie chrétienne d'entrer sur la scène des grandes puissances, de s'installer dans les Balkans et de progresser vers la mer Noire, après la guerre de Crimée qui opposa pourtant la Russie à la France, la situation changea radicalement. L'image du pays barbare céda le pas à celle d'un grand pays qui, à l'autre extrémité de l'Europe, pouvait aider la France à contenir les ambitions d'une Prusse se transformant en Empire.

Pouchkine, Tourgueniev, plus tard Tolstoï contribueront à installer la Russie dans la conscience collective des Français. Et au tournant du XX^e siècle, le développement économique rapide de ce pays lui donna le prestige d'un *eldorado* qui attira les épargnants français en quête de placements fructueux. Le succès des « emprunts russes » a été dû tout autant à l'évolution en France de l'image de la Russie, adoucie, perçue comme « européanisée », qu'à la volonté de participer à la richesse du pays.

C'est cette image nouvelle, séduisante qui, au début du XX^e siècle, poussa en Russie entrepreneurs et épargnants et qui fut brisée en octobre 1917 pour faire place au mythe brutal de « l'homme au couteau entre les dents » dont

Lénine sera l'incarnation première. Cette évolution est certes due à la rupture proclamée par Lénine. Au lendemain d'Octobre, il affirma clairement que la Révolution était un projet mondial et que la Russie de la Révolution n'était pas l'héritière de l'ancienne Russie ; qu'elle n'assumait rien d'elle, notamment pas ses emprunts, ce qui ruina les épargnants français. C'est à ce stade qu'interviennent de précieux témoins français qui ont raconté le plus objectivement possible ce qu'ils ont vu, diplomates, journalistes... Mais aussi il faut retenir les témoins russes qui ont fui la Révolution. La Révolution d'Octobre a provoqué un extraordinaire exode et Paris, après Berlin et Prague, est le lieu d'exil préféré de ceux qui fuient. On connaît le destin classique d'aristocrates en quête d'emplois (princes conduisant des taxis ou princesses devenues mannequins) qui étonnent ou amusent les Français mais ne suffisent pas à façonner l'opinion. Les réfugiés sont aussi des écrivains et des penseurs prestigieux et leurs témoignages et réflexions sont difficiles à ignorer. Pour la plupart ils annoncent la fin de l'évolution « civilisée » de la Russie et la menace que cette rupture fait peser sur l'Europe. L'image du pays et de la « Révolution » qui se forge alors est inquiétante. À la peur suscitée par le « péril bolchevique » s'ajoute la rancœur des épargnants.

Mais au tournant des années 1930 tout change. L'URSS s'est consolidée. Le rêve de révolution mondiale s'est estompé au bénéfice d'un mot d'ordre inédit : « Défense de la patrie de la Révolution ». Sans doute l'URSS est-elle entrée dans une période de violence, marquée par la collectivisation à tout-va, une industrialisation forcenée, le transfert forcé des populations. Mais en même temps, le pouvoir soviétique s'emploie à séduire, hors de ses frontières, les élites, principalement les intellectuels qui peuvent porter dans leurs sociétés un message favorable au système communiste. Cette entreprise de séduction n'est pas encore confiée en France à un

Parti Communiste qui, né du Congrès de Tours, peine à trouver sa place. Le pouvoir stalinien met en place une « diplomatie intellectuelle ». L'usage d'un *soft power* date vraiment de cette époque. Au XVIII^e siècle, des « cadeaux » précieux entretenaient le zèle des diplomates, au XIX^e siècle, de grands esprits étaient des « passeurs » ; on revient à Mérimée. Mais la *diplomatie de l'esprit* qui cherche à gagner les opinions publiques en utilisant les élites date bien des temps nouveaux instaurés après Octobre. Les congrès d'écrivains, les invitations à voyager – songeons au bruit que fit celui d'André Gide – sont encore les moyens privilégiés de façonner une image positive de la « patrie de la Révolution », beaucoup plus que de la Révolution elle-même.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale tout va changer, une fois encore. Le *soft power* dispose d'un argumentaire nouveau et d'un outil de choix. L'argumentaire, c'est le rôle de l'URSS dans la Seconde Guerre mondiale, la victoire dont elle se proclame l'acteur principal et surtout sa prétention à avoir, plus que tous les autres alliés, terrassé « la barbarie ». Qui conteste cette thèse est du côté des barbares ! N'est-ce pas ce que dira Sartre : « Tout anticommuniste est un chien. »

L'outil, c'est le Parti Communiste français, enfin puissant, qui revendique « soixante-quinze mille fusillés » et draine alors plus du quart de l'électorat. Le soutien politique et matériel de l'URSS va permettre au PCF de mettre sur pied une organisation considérable, d'encadrer une part de la société, de coiffer de multiples organisations, qu'il infiltre et finance, des syndicats aux organisations pour enfants par exemple. Le Parti attire alors une élite intellectuelle qui l'a rejoint durant la guerre ou aussitôt après – tels Aragon ou le couple Desanti –, élite qui porte sans défaillance toutes ses thèses au sein de la société française. Et autour de ce réseau gravitent les « compagnons de route »

innombrables. Il est « confortable » en ces années d'être un intellectuel communiste ou proche du Parti. Le « vent de l'histoire » souffle de ce côté. Être un *intellectuel* implique que l'on est du « côté du progrès ». Et les avantages d'un tel choix ne manquent pas, qui récompensent une position « progressiste » : tribunes en France, accueil et publications à tirages considérables en URSS. Sans doute le prix à payer est-il l'acceptation d'une rigoureuse discipline intellectuelle, d'un alignement sur la *ligne* imposée. Les procès de Moscou, s'ils n'ont pas, dans leurs équivalents parisiens, pour conséquence la mort ou l'enfermement dans des camps, se soldent cependant par des exclusions et un lynchage politico-intellectuel auquel il est difficile de survivre. Edgar Morin en a fait un récit saisissant. Certes des voix s'élèvent courageusement contre la domination intellectuelle des communistes mais elles sont fort isolées. Raymond Aron l'a éprouvé. Boris Souvarine ou Koestler sont alors accusés d'être des agents américains et les victimes du Komintern qui viennent raconter leur expérience du Goulag au procès Kravtchenko, tel El Campesino, sont tout simplement déshonorées. Quant aux émigrés qui, après s'être surtout exprimés en russe dans les années prérévolutionnaires, accèdent enfin au public parce qu'ils sont publiés en français, leur témoignage est rejeté pour cause de « partialité évidente ».

L'image de l'URSS incarnant un « avenir radieux », où l'homme vit, comme l'avait imaginé Marx, « au-delà du royaume de la nécessité », dans la liberté et l'épanouissement, est difficile alors à combattre quand tant de voix prestigieuses la confirment. En France, les écrivains, que l'on appelle alors « intellectuels », ont toujours été entendus. Mais ils ne l'ont jamais été autant qu'à cette époque. Et sont d'abord et surtout tenus pour *intellectuels* ceux qui suivent la ligne fixée à Moscou, qui la défendent par leurs écrits et leurs signatures au bas d'innombrables manifestes.

Picasso dessinant *La Colombe de la paix*, l'appel de Stockholm, autant d'illustrations du succès de l'intelligentsia soviétique, de ce « pouvoir intellectuel d'un nouveau genre ».

Si les évènements hongrois et polonais de 1956 ont troublé quelques esprits, ils ne détruisent pas encore l'entreprise de séduction soviétique. Le Parti Communiste français, qui sera durablement l'un des plus fidèles à Moscou, a été capable d'ignorer le rapport secret du XX^e Congrès, partant la relative déstalinisation qui suivit. Il faudra attendre 1968 et l'écrasement du printemps de Prague pour que soient entendues les voix de Soljenitsyne et de ceux qui, en URSS ou à l'extérieur, réussissent à percer le mur du silence. Avec les années, les dissidents chassés d'URSS ou autorisés à sortir du pays seront d'autant mieux écoutés que le Parti Communiste français perd progressivement son électorat, puis ses troupes.

Au milieu des années 1980 enfin, avec la perestroïka, le soutien du « grand parti frère » sera réduit puis supprimé. Le PCF restreint à ses seules forces sera déserté par les élites. Quand s'effondre le mur de Berlin, puis que disparaît l'URSS et avec elle le mirage communiste, nul, à l'exception de quelques nostalgiques, n'osera plus défendre un système déshonoré, dont on peut enfin reconnaître qu'il fut l'une des faces du projet d'asservissement de l'homme qui marqua le terrible XX^e siècle. La Russie qui remplace l'URSS

en 1991 ne dispose plus pour soutenir son image que d'amoureux de sa langue et de sa culture, de connaisseurs d'une longue et tragique histoire ; mais elle est devenue un pays semblable aux autres, que l'on étudie, que l'on évalue, que l'on juge en dehors de tout présupposé idéologique ou militant.

Cette histoire des relations de l'esprit qui unit ou opposa deux grands pays européens durant près d'un siècle, la mémoire contemporaine l'appréhende mal. La richesse, voire l'excès d'informations en tous genres, la possibilité de tout savoir du monde à chaque instant, en temps réel, affaiblissent la curiosité que l'on éprouve pour le passé au bénéfice de la connaissance du moment présent. Et pourtant, comment ignorer ce passé si riche, qui fut celui d'un siècle si tragique ? Les archives de ce siècle constituées de documents qui, isolés de leur contexte, perdent leur sens, constituent le récit vivant, pertinent et vrai de cette relation exceptionnelle entre deux grands peuples, relation tissée par des intellectuels, libres parfois, manipulés parfois, mais tous représentatifs d'une aventure intellectuelle sans précédent.

Cette exposition a pour ambition, grâce aux documents précieux de l'époque, de rendre à la mémoire collective ce qui est notre histoire, l'histoire des relations de l'esprit dans les temps les plus troubles du siècle révolu.

INTELLIGENTSIA

Dans le corps du texte, les noms propres russes sont donnés dans une transcription courante pour l'orthographe française; dans les notes, ils figurent en translittération internationale des slavistes.

8 Frédéric Baleine du Laurens
Avant-propos

18 Hélène Carrère d'Encausse
Préface

24 Véronique Jobert & Lorraine de Meaux
Introduction *Au miroir des archives*

27 Véronique Jobert
1. Premiers témoignages français sur la Révolution de 1917

65 Hélène Menegaldo
2. L'accueil des exilés russes

113 Sophie Cœuré
3. Le voyage en URSS, un exercice de style

153 Boris Frezinski
4. Staline et les écrivains français

235 Catherine Depretto
5. La culture française en URSS (1917-1991):
quelques éclairages

285 Lorraine de Meaux
6. Les intellectuels français et l'URSS

369 Cécile Vaissié
7. La France et la dissidence soviétique

407 Pascale Le Thorel
8. Paris-Moscou, correspondances artistiques:
Gontcharova et Larionov, Picasso et Léger

464
Entretiens: Pierre Daix - Georges Nivat - Jacqueline de Proyart

474
Écrivains entre France et Russie, de Louis Aragon à Boris Zaïtsev

514
Chronologie

524
Bibliographie

531
Répertoire des archives reproduites et index

INTRODUCTION *AU MIROIR DES ARCHIVES*

Accumulations pléthoriques ou reliquats parcellaires, les archives sont un reflet – parfois déformé et déformant – de ce XX^e siècle écoulé, d'une grande violence mais aussi d'une intense effervescence créatrice. Il ne s'agit pas de rassembler des pièces à conviction au tribunal de l'histoire : l'archive exposée ne juge pas, elle informe, étonne, émeut et interroge. Le document brut peut être lu entre les lignes ; sa vérité est ambiguïté, cheminement et doute. Les conclusions définitives sont en suspens. Notre sélection a pris des routes de traverse au gré des rencontres, de l'état de conservation, de la disponibilité des fonds : plus de trois cents pièces, venues de quatre grands centres d'archives de Russie, de huit institutions françaises et de huit prêteurs privés français et russes, sont présentées pour la première fois au public. Sur un thème particulièrement dense, il est impossible de tout dire ou de tout montrer : le choix réalisé n'est pas démonstration mais suggestion.

Le terme même d'*Intelligentsia* représente une réalité qui a évolué dans le temps et l'espace. Dans la Russie du XIX^e siècle, il désignait le groupe social des partisans du progrès, engagés dans le mouvement réformateur et parfois même révolutionnaire. *Intelligentsia* servit en Union soviétique à qualifier l'ensemble de la « classe professionnelle instruite ». Ce mot évoque aussi de façon plus universelle l'ensemble des intellectuels. Réunis en un palimpseste hétéroclite, correspondances, journaux intimes, manuscrits, photographies, films, éditions originales, dessins, rapports, dossiers, actes juridiques, coupures de presse, objets personnels racontent une histoire à la fois intime et publique, officielle et non officielle.

Malgré des bouleversements historiques majeurs, les contacts en effet n'ont jamais cessé entre la France et la Russie de 1917 à 1991. Notre ambition est de dire la diversité de ces échanges, paradoxaux à bien des égards, tissés de destins singuliers et d'idéologies antagonistes : émigrés ayant fui la révolution bolchevique, compagnons de route séduits par l'utopie révolutionnaire, dissidents de l'ère brejnévienne et leurs « relais » français, intellectuels revenus de leurs illusions.

Aux chassés-croisés des hommes répondent les va-et-vient des archives : le passeport de Nicolas Berdiaev avec la mention « expulsé » est retourné à Moscou... comme les notes personnelles de Natalia Gontcharova pourtant rédigées dans son exil parisien ; la dénonciation de Paul Nizan par André Marty est conservée dans les archives du Comité Central du Parti communiste de l'Union soviétique... Le hasard des dépôts réunit sur les étagères de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine les archives du Comité de secours aux écrivains russes et celles de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire.

L'ouverture des archives soviétiques après 1991, le retour en Russie de nombreuses archives de l'émigration, l'accès à de nouveaux fonds en France fournissent la matière nécessaire pour revisiter l'histoire de ces liens franco-russes entre littérature et politique. D'étonnants échos se répondent de Paris à Moscou : l'Album de Bois de Prokofiev des Archives russes d'État d'art et de littérature a son double à la Bibliothèque nationale de France, l'album de Nadejda Danilova ; dans ces livres d'or intimes, on croise poèmes autographes d'Akhmatova ou dessins de Larionov... Enrichis par leurs propriétaires au fil de leurs pérégrinations forcées, leur puissance d'évocation se passe de commentaire.

Certaines thématiques sont envahissantes : Aragon – aux archives personnelles pourtant hermétiquement gardées – se dévoile dans les dossiers du Parti Communiste soviétique et français ; le poète surgit dans la volumineuse correspondance de Jean-Richard Bloch, la bibliothèque de Paul Éluard, les papiers personnels de Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch, les films et photographies officiels soviétiques. Certains personnages sortent de l'ombre : David Rousset, ancien déporté, en lutte contre les camps staliniens, rayonne dans la série de photographies issues de ses albums du procès contre *Les Lettres françaises* ; d'autres sont tirés d'un oubli programmé : Eugène Petit témoin essentiel de la révolution bolchevique ou Paul Chaleil, ancien zek et traducteur de l'écrivain soviétique Anatoli Kouznetsov ; car la quête d'archives est essentiellement source de rencontres : l'émotion et la joie sont grandes lorsque l'on croise l'encre bleu turquoise de Marina Tsvetaeva, le sourire d'André Gide ou l'ample et rassurante écriture de Boris Pasternak. La littérature n'est jamais absente du miroir des archives.

Véronique Jobert & Lorraine de Meaux

Commissaires scientifiques

1

**PREMIERS
TÉMOIGNAGES
FRANÇAIS SUR
LA RÉVOLUTION
DE 1917**

VÉRONIQUE JOBERT

1917 fut une année charnière pour la Russie, avec ses deux révolutions, celle de Février, puis celle d'Octobre¹, qui non seulement sonnèrent le glas du tsarisme, mais instaurèrent un régime révolutionnaire de type inconnu jusqu'alors.

Mais le contexte historique international de l'époque brouilla quelque peu la perception et l'interprétation des événements russes pour les Français. Certes, depuis 1894, avec l'alliance franco-russe, la Russie des tsars n'était plus *terra incognita* en France, de solides relations économiques, notamment, s'étaient nouées entre les deux pays. Les investissements français avaient grandement contribué au spectaculaire développement que la Russie avait connu au début du XX^e siècle. On sait, notamment, le succès des emprunts russes auprès de Français de toutes origines et conditions sociales.

La guerre russo-japonaise de 1904-1905, la première guerre majeure du XX^e siècle, révéla toutefois les faiblesses du pouvoir tsariste et aboutit à la révolution russe de 1905. Les tensions sociales et politiques qui se manifestèrent à ce moment-là contribuèrent à l'incertitude pesant sur la pérennité du tsarisme. La Première Guerre mondiale, dès 1914, fit

éclater au grand jour les profondes tares du système autocratique russe, vilipendé d'abord par les révolutionnaires, ensuite par les mouvements de gauche du monde entier. L'imminence d'une révolution semblait inévitable à de nombreux observateurs, d'autant plus que le mouvement pacifiste de l'époque trouvait un terreau particulièrement favorable en Russie. La France, de son côté, alliée de la Russie dans ce premier conflit mondial, craignait avant tout qu'elle ne se désengage de l'effort de guerre. C'est donc ce contexte qui a rendu d'autant plus difficile l'appréciation des bouleversements intervenus en 1917 et aboutit à des jugements souvent contradictoires.

Les événements qui s'étaient produits dans l'Empire des tsars épouvantèrent nombre d'Occidentaux, en réjouirent aussi certains, en tout cas ils ne laissèrent personne indifférent. L'historiographie soviétique allait par la suite glorifier la « grande révolution d'Octobre » qu'un Américain, John Reed², avait immortalisée dans son livre *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, au point d'occulter pratiquement celle de Février, qualifiée de « bourgeoise ».

La lecture de nombreux récits d'étrangers, témoins oculaires de l'époque fait pourtant

1. Il convient de rappeler qu'en 1917 c'est l'ancien calendrier julien qui était en vigueur en Russie ; il était en retard de treize jours sur le calendrier grégorien utilisé dans les autres pays d'Europe. Ce qui explique que la révolution de Février ait eu lieu en fait en mars, et celle du 25 octobre, le 7 novembre. Le calendrier julien sera abandonné le 31 janvier 1918 ; cette date fut immédiatement suivie par le 14 février.

2. Ce communiste américain est devenu un héros pour des générations de Soviétiques. Mort en 1920 à Moscou du typhus, à l'âge de trente-deux ans, il obtint l'honneur d'être enterré au pied de la muraille du Kremlin.

*Восстановленный текст из Мемуаров барона де Байе
21 июля 1918 г.
Восхищение и восторг от победы в Восточной Европе
Российская Коммунистическая Партия.
Московский Комитет.*

.....
 „Пролетарии всех стран, соединитесь!“

**ЧЕРНЫЙ ВСАДНИК
И КРАСНЫЙ ВСАДНИК.**

Четверо года гуляют по опустошенным полям Европы черные всадники, украшенные в небо головы. На костлявом коне сидит исполинский скелет, в железной каске, в истлевшем синем мундире, под которым шелестит оспа черной и свистит то, что было его сердцем. Он идет в дыму пожара, рожуется как тень на стволы дыма и пламени. Он спускает как реку слезы чудовищных слез. Он скрепит зубы, слезы как жидкая лавина вылетают на воздух под копытом чудовищного коня. Как падает из жерла бугаями веревки дым, и в нем и в гонимых, и в жеманных гримасой ужаса. Он сбивает слезы, да, которые, как тучи свиньи, жадно ест, рвется из черных дупл мушкетера. Он идет по трупу погибших людей, которые лежат в руках полет и шли за полетом, срубавшими землю, у которых на груди лежат письма от жен и детей. В глазах полыхает — страх, боль и робкая надежда: может быть, смерть не коснется кормилицы копытной рукой. Может быть, он вернется, и дети будут играть на его копытах.

На гигантский конь ступают по жертвам тьма, шевелят перьями груди, а черным крыльям свистит с безжалостным прорывом.

От этого ада, опосредованного копытом пропавших, на которой висят раздробленные люди, тундры в тьме безымянных веренищ. Они идут, ковыляя, ползут, ползут беззастенчиво, ковыляя изувеченными, идут люди, у которых не осталось уже образа и только чертоточка белесая с выжженным глазами, с оторванными челюстями, с наполюну свисшим черепом. Они ползут домой, в какие-то черные норы, которые пригласили им Мелок капиталиста. Под заборами огромных заводов будут они умирать, как старухи в бане сабана.

А в тьму пылают дымом, дымит звезда, кружат и вертятся стелки. Точит дым орудий, точит спирали, набивают стансы порохов. Готовят на альпийской кухне капиталиста удивительно газа, взрываются вещества. Вагоны угля, железа, дерева, хлопка, кожи везут в версты заводов. Их поворачивают индустриальная писть и выбрасывают в версты смерти, чтобы сечь их, истребить, разбить, повернуть без остатка.

Сжигают хлеб на полях, и веренищами вагонов бросают в утробу смерти. Рубят дуб, истребляют животных, истощают илара земли, и не могут выжить Мелок. Пугают землю, и над головами веренищ каркает стая голодных ворон.

Черный всадник ковыляется погугучу холму. Мелок капиталиста, гребец, талосте чудовищный, с глазами из золота и с когтием из стали протер свои лапы над конученными парализованными. Желтый дисциплярный скелет он рабочих и землевладельцев, которых оставил дома. Работать с утра до вечера, по указанию его влечности капитала Голдштей организованные, до криши с'бала внас. Ради защиты отечества комсомольцы индустриальной пистью, и поновому он отлавить в видя налога. Надземельный и индустриальный — борта на бойно оторвать. Завста, пята и крови много нужно вапшину капиталиста. Как спрут, обьяли шарпальным талосте страну. Чтобы победить спаракимом,

4 x 776

У Денико-Колчаковского,
Омско-Киевско-Ростовского
Двухголового орла
Голова одна беда
Что ж, товарищи, когда же
С головой покончим враждей,
И Деникина шпикаком
Вряд уложим с Колчаком?

Российская Социалистическая Федеративная Советская Республика.
Бюродаственное Издательство.
Тиражира 1-го 2-го 3-го 4-го 5-го 6-го 7-го 8-го 9-го 10-го 11-го 12-го 13-го 14-го 15-го 16-го 17-го 18-го 19-го 20-го 21-го 22-го 23-го 24-го 25-го 26-го 27-го 28-го 29-го 30-го 31-го 32-го 33-го 34-го 35-го 36-го 37-го 38-го 39-го 40-го 41-го 42-го 43-го 44-го 45-го 46-го 47-го 48-го 49-го 50-го 51-го 52-го 53-го 54-го 55-го 56-го 57-го 58-го 59-го 60-го 61-го 62-го 63-го 64-го 65-го 66-го 67-го 68-го 69-го 70-го 71-го 72-го 73-го 74-го 75-го 76-го 77-го 78-го 79-го 80-го 81-го 82-го 83-го 84-го 85-го 86-го 87-го 88-го 89-го 90-го 91-го 92-го 93-го 94-го 95-го 96-го 97-го 98-го 99-го 100-го

*Slaviansky bazar - restaurant
Меню prix
11 ноября 1917 г.*

Борщ Малороссийский	5
Консерв Брюкноза	4
Супак Мауер	4
Салатик О. Мизин	4
Товарищи Дузават	4
Парашки Мая Товарищи	4
Биточки из Радника	6
2 капучинки Ветромки	6
Три капучинки	6
Митерия в Шитин	6
Радника Салат	5
Хуротин. Ошр.	5
Шашка Сов. Товарищи	6
История Кан Коловер	6
Завтрак Ошр.	5

*Сендвичи в Меморандуме в Восточной Европе
Еврей в Восточной Европе
4 x 776*

1. Tract du Parti Communiste russe, août 1918, conservé par le baron de Baye, archéologue en mission en Russie : « Cavalier noir et cavalier rouge ». © BDIC.
2. Tract soviétique dénonçant les armées blanches de Denikine et de Koltchak, collection du baron de Baye. © BDIC.
3. Menu manuscrit du restaurant « Slavianski Bazar » à Moscou en novembre 1917 qui propose notamment : du bortch « petit-russien » (ukrainien) et des gibiers (gélinotte, perdrix, coq de bruyère, etc.). © BDIC.

ressortir un tout autre tableau. Tous s'accordent à voir dans celle de Février un événement majeur, qui allait précipiter les choses, mener inexorablement au « coup de main » ou « coup de force » d'Octobre. Elle sera effectivement qualifiée et même cataloguée comme « révolution » par les pays occidentaux, comme la France. Quoi qu'il en soit, les Français hésitent tous sur les qualificatifs et orthographes idoines pour nommer l'objet de leur étude ou de leurs observations : Bolchevik ou Bolchevique, voire bolchéviste, parfois maximaliste, soviétiste, tels sont les vocables nouveaux avec lesquels se familiarise petit à petit le lecteur en prenant connaissance des événements se déroulant en Russie. Parmi les témoignages dont nous disposons, il convient sans doute non seulement de distinguer entre différentes catégories, mais aussi de préciser la date de leur parution.

Les journalistes

Les articles des journalistes et correspondants de presse se trouvant sur les lieux mêmes restent, bien sûr, la première et principale source d'information. Communiquant leurs impressions et leur analyse au fur et à mesure du déroulement des événements, les reporters contribuent à façonner l'opinion publique française de l'époque et recherchent, bien entendu, un certain sensationnalisme, quitte à forcer le trait. Après la révolution de Février et jusqu'à la rupture, fin 1917, des relations sinon diplomatiques du moins officielles, la France ne reconnaissant pas le gouvernement bolchevique, les envoyés spéciaux de journaux avaient été nombreux à faire des reportages sur la Russie. On peut citer, notamment, Claude Anet pour *Le Petit Parisien*, Ludovic Naudeau pour *Le Temps* et *Le Journal des débats*, Serge de Chessin pour *L'Information* et *L'Illustration*³. Dès 1918 les journalistes français en Russie soviétique se font rares, à l'exception de Robert Vaucher, reporter pour *L'Illustration* de mai à octobre 1918⁴, qui

fut ainsi le premier à y séjourner. Il faudra ensuite attendre 1920 pour que d'autres correspondants reviennent dans le pays.

Les reportages parus dans L'Illustration

Ce grand hebdomadaire, richement illustré, se présentant comme un « journal universel », s'efforçait de suivre l'actualité au jour le jour, en rendant compte aussi bien de la situation intérieure dans le pays que des opérations militaires que menaient les armées russes sur les fronts de la guerre. « L'assassinat de Raspoutine », « Les journées révolutionnaires », « La famille impériale », « Scènes de la rue », « Fin de règne » sont autant d'articles de fond permettant au lecteur français de se faire une opinion sur les événements.

Serge de Chessin, correspondant du journal à Petrograd, décrit avec force détails, dans un style souvent emphatique, avec des envolées lyriques, les scènes dont il aura été le témoin et brosse un tableau éloquent de la désolation régnant dans l'ancienne ville impériale au moment où les Bolcheviks décident de transférer la capitale à Moscou. Dans une correspondance de mars 1918, il décrit « le crépuscule d'une capitale », symbole de « la fin du mirage impérial⁵ ».

Plus sobre dans son style, plus concret et précis dans ses descriptions, Robert Vaucher s'attache avant tout à fournir aux lecteurs des informations concrètes et précises.

Il est amusant de noter que pour un tout autre public, à savoir les ci-devant Russes, connaissant bien sûr le français, *L'Illustration* restera par ailleurs, quand ils pouvaient se le procurer, un périodique de référence jusqu'au début des années 1930.

Le témoignage d'Albert Londres

Avec Charles Petit, envoyé du *Petit Parisien*, un des premiers témoins, et non des moindres, en raison de sa notoriété professionnelle, sera le journaliste Albert Londres (1884-1932), grand reporter au journal illustré *Excelsior*. Alors qu'il en rêvait depuis 1917, ce n'est qu'en 1920 qu'il finit par se rendre dans la Russie des Soviets, ou

bien encore en « Russie rouge », d'après le titre de l'un de ses articles⁶. En effet, les qualificatifs varient pour désigner ce pays, qui se constituera formellement en Union des républiques socialistes soviétiques seulement en décembre 1922.

L'URSS, sigle ésotérique pour qualifier un pays puisqu'il ne fait référence à aucune appartenance nationale ni à aucune zone géographique, existera quelque soixante-dix ans.

Albert Londres sera un des premiers journalistes à entrer ès qualités en Russie soviétique ; le temps qu'il mettra pour parvenir au but témoigne de la difficulté de l'entreprise à l'époque : cinquante-deux jours pour aller de Paris à Petrograd !

Trois articles parus dès avril et mai 1920 dans la revue *Excelsior* seront repris et développés pour une publication dans les *Annales politiques et littéraires* de la fin 1921.

De son style alerte, incisif et fort irrévérencieux, il se complaît à décrire de façon très pittoresque les tribulations qui furent les siennes pour toucher au but. « Comment on entre dans la Russie rouge » est le récit d'un long voyage, qui mène notre homme de Berlin à Copenhague, en passant par Reval (Estonie), pour aboutir à Helsingfors⁷ et finalement traverser la frontière à pied ! D'autres titres d'articles : « La désolation de Petrograd », « Sa majesté Prolétariat 1^{er} » illustrent on ne peut mieux la causticité de sa verve, l'antipathie qu'il éprouve pour le communisme et le pouvoir soviétique. Comme beaucoup d'autres observateurs étrangers, Albert Londres, étudiant les rouages du nouvel État, laisse échapper quelques notes antisémites et racistes ; il se complaît à souligner le côté « asiatique » de la foule, ainsi que la proverbiale paresse du peuple :

« Le reste de la Russie, sous cette dictature du prolétariat dont le “veau d'or” est le mot travail, ne faisant absolument rien, mais *rien du tout*⁸ », ou bien encore : « Si les prolétaires apparaissent en Russie sous forme de masses, les travailleurs ne se montrent que sous celle d'échantillon⁹ ». Amené à rencontrer les Français communistes membres de la III^e Internationale, restés en Russie, tels que le lieutenant Pierre Pascal et René Marchand, ex-journaliste de la presse bourgeoise¹⁰, Albert Londres les qualifie d'« éclairés ». Pierre Pascal, normalien, est, certes, un « éclairé doux » et le journaliste perçoit en lui, à juste titre, un « croyant¹¹ ».

Les diplomates

En ces temps troublés, l'analyse de la situation faite par les diplomates en poste dans le pays, compte tenu des enjeux géopolitiques de l'époque, semblait particulièrement importante. Aussi les ouvrages écrits, notamment par des ambassadeurs, méritent-ils une attention particulière. Bien informés, en raison des fonctions qu'ils exercent, suivant de près l'actualité, ces derniers consignent souvent leurs impressions au jour le jour, conscients de l'intérêt qu'une telle chronique représente. Deux ouvrages offrent un aperçu intéressant de la façon dont deux émissaires officiels de la France à l'étranger percevaient et analysaient les transformations, ou plus exactement les bouleversements qui se produisaient en Russie à une période charnière de l'histoire. *Mon Ambassade en Russie soviétique 1917/1919* de Joseph Noulens d'une part,

3. Sophie Cœuré, *La Grande Lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique 1917-1939*, Seuil, Paris, 1999, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 29.

5. *Les Grands Dossiers de « L'Illustration ». La Révolution russe*, Le Livre de Paris, Paris, 1987, p. 104.

6. Mais aussi d'un ouvrage de Pierre Pascal, paru en 1920 à Petrograd.

7. L'ancien nom d'Helsinki, capitale de la Finlande.

8. Albert Londres, *Dans la Russie des Soviets*, Arléa, Paris, 1993, p. 32.

9. *Ibid.*, p. 41.

10. Il avait été journaliste au *Figaro* et au *Petit Journal*.

11. « Nous nous trouvions en face d'un croyant. Il avait été touché par la foi... » Albert Londres, *op. cit.*, p. 73.



4. Passeport utilisé par Albert Londres en 1920, avec les tampons des différents pays traversés pour rejoindre la Russie soviétique.

© Archives nationales.

5. Article d'Albert Londres dans l'Excelsior du 19 mai 1920 sur « Deux bolcheviks français », Pierre Pascal et René Marchand, rencontrés à Moscou, conservé dans les archives familiales.

© Archives nationales.

1915 1920
CELSIOR

"EXCELSIOR" DANS LA RUSSIE DES SOVIETS

DEUX BOLCHEVIKS FRANÇAIS

L'EX-LIEUTENANT ET NORMALIEN PASCAL L'EX-JOURNALISTE RENÉ MARCHAND

"C'est une nouvelle raison qui gouverne ici, dit M. Pascal; il faut s'y habituer. Quand on a compris, on se demande comment on a pu vivre avant la naissance du bolchevisme."

"Tous les socialistes de France, dit M. Marchand, qui ne comprennent pas que le bolchevisme doit sauver le monde sont des traîtres : Albert Thomas, Renaudel, Cachin, Lafont, Lénine. S'ils viennent, je leur serreraï la main, puisque nous avons été des amis, et je tirerai sur eux comme sur des chiens."



LE LIEUTENANT PASCAL ET — DANS LE ROND — M. RENÉ MARCHAND
La photographie du lieutenant Pascal, prise par T. S. P. le 22 avril dernier. Celle de M. René Marchand, un des dirigeants du service de la propagande, a été remise par celui-ci à notre envoyé spécial le 22 avril.

Il a souffert de froid, cet hiver, à en mourir. Il ne connaît plus, depuis deux ans, que le bareng saur et le millet. (Cette année, disent les quelques Russes qui conservent la force de se moquer d'eux-mêmes, nous chantons, nous sommes des oiseaux, nous mangeons du millet; l'année dernière, nous hennissions, nous étions des chevaux, nous mangions du foin; vous voyez, il y a progrès.) Il a renoncé à sa famille, à son bonheur, à sa classe. Il portait des costumes modernes, il est en bottes de moujik; il fumait, il ne fume plus; il aimait le vin, il n'en boit plus. On l'a presque appelé traître, il est heureux, il a vu Dieu; Karl Marx lui a parlé.

Un autre Français

— René Marchand ?

— Parfaitement, entrez donc. Quel plaisir !

C'est un autre Français bolchevik.

Il demeure dans la vaste roulotte soviétique, hôtel Métropole, au cinquième. Ex-bourgeois, ex-correspondant à Petrograd du *Figaro* et du *Petit Journal*, ex-collaborateur de l'ambassade de France sur la Néva, ex-Parisien, ex-confrère, Marchand, expliquez-moi comment vous, un cerveau occidental, vous êtes devenu bolchevik ?

— Voulez-vous que nous sortions ? fit-il.

— Sortons.

Il était tard, plus de minuit. Il n'est plus ni jour ni nuit, en Russie; on vit comme on peut, sans ordre, sans logique, au hasard de sa misère, de sa désespérance, de sa faim.

— Ah ! me dit-il, je vois de suite que vous n'avez pas compris. Avez-vous lu Karl Marx ?

— Je ne fais que cela depuis un mois.

— Le savez-vous par cœur ? Non. Au fait, vous avez peut-être lu Karl Marx, mais vous n'avez pas été éclairé par lui. Si vous aviez reçu la lumière du marxisme, vous ne me demanderiez pas pourquoi je suis bolchevik, vous le seriez vous-même. Vous ne vous rendez vraiment pas compte que la société telle qu'elle est ne peut durer. Il y a deux ans moi non plus je ne m'en rendais pas compte.


— Cela est peut-être bien possible, mais pourquoi croyez-vous que c'est le bolchevisme qui va sauver le monde ?

— Pourquoi ?

Cinquante ans, a prédit Karl Marx s'es que tout se réaliserait et qu'on

Dites donc, Marchand, hein ? Je suis

1920


 Hotel Der Fürstlichenhof
 Berlin W. am Potsdamer Platz.

samedi Berlin 21 février
 Chers pays, mamas & Florist

Le mot de Berlin. j'y suis depuis huit jours et je n'ai pas eu trop de temps pour voir les nombreuses personnes que je devais raconter.

Je te quitte tout à l'heure à six heures en route pour Moscou. Je vais d'abord à Kovno (Lituanie)

de la 1^{re} Casuarie Rija, puis Reval. La 1^{re} resteraient en relation avec le Golbrevils. A Reval je pense d'ailleurs trouvé un radio de Lönine à mon sujet.

Je ne pense pas séjourner longtemps en Russie. Un mois à Moscou sera suffisant je crois. C'est maintenant le grand question du jour. Je pourrai faire du bon travail.

Me vos regards douxes. Vous serez évidemment sans nouvelles, les courriers n'existent pas.

Je ne pourrai de même envoyer d'articles à Exubiscot. Patience donc, j'irai le plus vite possible.


C'est une grosse tâche que j'entreprends. La plus grosse, je puis dire. Les difficultés sont multiples. Dix surissent pour une qu'on s'aperçoit.

Pas follement j'ai Berlin! la vie très chère. Heureusement que pour 100 t on vous donne 680 Marks. Mais rien que pour un voyage

L'avenir il faut plus de 300 M. par jour.

Suis mon chemin sur la carte. Encore de baisers. L ce ne sera pas long.

Adieu.



Ci-joint 1/2 timbres, qui remplacent la monnaie de Russie que rapporterez Lygalan !

88

6. Lettre manuscrite d'Albert Londres à ses parents et à sa fille, envoyée de Berlin et datée du 21 février 1920 alors qu'il espère rejoindre Moscou en passant par les pays Baltes (4 pages).
© Archives nationales.

7. Lettre manuscrite d'Albert Londres à ses parents et à sa fille, envoyée de Copenhague et datée du 31 mars 1920, où il rend compte de son périple pour joindre Moscou (4 pages).
© Archives nationales.

8. Première partie du reportage d'Albert Londres, « Comment on entre dans la Russie rouge », paru en novembre 1921 dans *Les Annales*: « À ce moment, j'étais tout à fait un type dans le genre de M. Noulens, ambassadeur de France. Je me figurais qu'on gagnait Moscou, comme on atteint Pékin – tout droit. »
© Archives nationales.

9. Deuxième partie du reportage d'Albert Londres, « Ce que j'ai vu en Russie rouge », paru en novembre 1921 dans *Les Annales*: « Deux années de noire misère ont abattu tous préjugés. »
© Archives nationales.

Copenhague 31 Mars 1920

Monsieur le Ministre des Affaires

Je me doute que vous avez dû attendre
cette lettre.

J'ai entrepris le plus difficile des voyages.
Depuis un mois et demi je pars et reviens,
j'ai fait 2 fois le tour de la Baltique et
finalement il m'a fallu rebrousser à
Copenhague que je quitte demain, pour
revenir en Russie.

De Bergen j'ai sauté la Littorale,
le Lethou, l'Esthoue. Le, à Aival,
trois semaines de suite j'ai été en
fourgon avec la délégation Goldevoitch.
A Aival j'ai pu ainsi être en
fond d'un pays, pas de communication
avec le monde, la mer était gelée et la
Léthouie par crainte d'une attaque
de l'Esthoue avait déboulonné ses
rails.

J'ai pris le premier bateau et
par le Danemark - la Suède j'ai sauté



Copenhague par des conversations avec
Litvinoff.

Je pars donc pour Pélagrad et Moscou.
Mon voyage qui primitivement avait pas
durer plus de deux mois et demi,
se trouve prolongé de plus quarante jours.
Je serai à Pélagrad le 7 ou 8
Avril et Moscou 2 jours après. Je
ne resterai guère que trois semaines
vers le 10 ou 15 Mai j'espère être de
retour en France.

Vous devez voir par la
lecture de journaux les changements
de politique ^{survenant} en France et
Ligand et la Russie. Là, comme
ailleurs nous nous trouvons mal au
durant ces jours dans la mauvaise voie.
J'avais l'intention de courir
tout l'Europe. Cette fois est fait.
A mon retour je ne regretterai pas
ces petites vies. Mais Dieu! ce
n'est pas un voyage d'opinion.
Ne soyez pas inquiet sur moi.
Je suis de Moscou j'aurai des radios
- probablement à Excalibur - et par lui
je tâcherai de vous faire tenir des



nouvelles. Mais pour le reste, mon
séjour sera court.

C'est un monde nouveau que
j'ai vu et j'ai étudié. Voilà deux
ans que le monde aurait dû
être fait, mais nous nous sommes
une politique de soumission et
d'ivresse.

Le pays que je traverse n'est
pas un énorme intérieur. Stockholm
et une jolie ville. Copenhague est
pas habitable. La Baltique avec
ses multiples îles bariolées est splendide
et les fjords de Finlande aussi.
J'ai vu à Abo, en partant le bateau,
l'aurore boréale.

Notre voyage est de plus en plus
un désastre. Tout en Suède valent
30 couronnes, en Danemark 35. Des gens
qui le monde n'as vient à 50 frs.
Je rapporterai des timbres de
Russie.

Voici la collection de Esthoue
et de Finlande.

J'espère que vous allez bien.
Bonne nuit



et le front de France et une
ce monde

beaucoup de barbares, et
mon intention au retour d'un voyage
est de ne plus bouger de l'été.
Je ne m'attends à écrire qu'à
l'automne je verrai

Encore de bascule
Bonne nuit. De tout cœur



[Signature]

Comment on entre

On sort malaisément de la Russie bolcheviste ; il est encore plus difficile d'y entrer. M. Albert Londres va vous faire le curieux récit des démarches et des efforts que lui coûta l'autorisation de franchir les frontières du pays redoutable et mystérieux.

I

IL EST POSSIBLE que tout voyage à Moscou ne débute pas par le Caire. Pour celui-là, il en fut comme je vous le dis.

En ce mois de janvier de ce temps-là, j'étais fort sérieusement occupé à contempler, dans cette Basse-Egypte, les soldats de S. M. Britannique qui défonçaient sur le coup de cinq heures, — le *five-o'clock*, — du bout de leur manche à pelle, le crâne des fellahs en révolte, quand la Compagnie de l'Eastern-Telegraph fit à mon domicile déposer un message.

« Rentrez à Paris », disait-il. — « *Yeya el watham ! Yeya el watham !* », continuaient cependant de crier les Egyptiens, ce qui signifiait : « Vive la patrie ! »

Tandis que, se dirigeant vers le Mousky, passait la procession quotidienne, tenace et sanglante des fils résolus de Cléopâtre, je relisais le télégramme : « Rentrez à Paris. »

C'était une idée de mon journal. Chacun sait que les journaux ayant des idées sur tout, il faut se garder de discuter les idées de son journal, principalement quand elles sont accompagnées d'un chèque en bonne forme.

Paris.

— Voilà ! me dit-on. Nous avons pensé que vous aviez trop chaud au Caire. Voulez-vous goûter de Moscou ?

— Bien ! dis-je.

— Dans combien de temps y serez-vous ?

— Huit jours ! dix jours ! Sait-on ?

— Bon voyage !

Oui. Sait-on ? Dix jours, avais-je dit ? Ah ! ma folle tête, tu n'auras jamais le don des chiffres.

A ce moment, j'étais tout à fait un type dans le genre de M. Noulens, ambassadeur de France. Je me figurais qu'on gagnait Moscou comme on atteint Pékin, — tout droit. Cependant, où prendre le passeport, puisqu'en cet âge infernal de liberté, un pauvre voyageur sans passeport équivalait sur les routes à un naufragé sans radeau juste au centre du Pacifique ?

— Va toujours ! approche-toi du but, chanta à mes oreilles la vieille expérience du coureur de grand chemin ; le hasard fera le reste.

Berlin.

— Oui, parfaitement, me dit-on, Berlin possède un ambassadeur des Soviets. Son adresse ? Inconnue. Son nom ? Kopp, croyons-nous, Victor Kopp.

Kopp ? Personne ne connaissait cet animal-là.

— Enfin, dis-je, quoiqu'il représente le paradis sur la terre, ce n'est tout de même pas un corps glorieux. Il



• Finie, la fête des richards ! •
Carte postale révolutionnaire.

mange, ce Kopp boit, dort. Où fait-il tout cela ?

Deux jours se passèrent ; puis un Allemand que j'avais lâché sur la piste, à cause de son grand nez, entr'ouvrit au matin la porte de ma chambre d'hôtel, le sourire frappant son visage comme un rayon.

— Fasenenstrasse ! susurra-t-il. Kopp habite Fasenenstrasse !

Mais il ignorait le numéro.

C'était dans ce quartier de Berlin appelé Wilhemsdorff. Ainsi que le commande la méchanceté des choses humaines, une maison dont on ne sait pas le numéro nous fait, en général, la malice de s'être fait bâtir dans une rue longue d'un kilomètre. C'était le cas.

— Ce rouge, dis-je, me frappant le front, doit loger à droite.

Je tirai les sonnettes de ce trottoir. Kopp, n'avait pas donné de démenti à ses convictions : il habitait à gauche. Je le découvris. Ah ! qu'il est doux d'admirer la tête d'un homme que l'on recherche depuis quarante-huit heures et qu'en tout état de cause il vous semble beau !



Le Burg de Reval.

dans la Russie rouge

— Monsieur, lui dis-je, voici l'affaire. Je veux aller à Moscou.

— Je désire voir ce monde nouveau.

— Ou c'est l'idéal, le paradis, comme vous le proclamez, et vous n'avez aucun motif de le cacher ; ou...

— Revenez demain, fit Kopp Victor, impeccable gentleman.

Le lendemain :

— Je vais vous aider, dit Kopp. Mais il faut la permission de Lénine. La mission militaire française à Berlin possède un sans-fil. Priez-la de transmettre de ma part votre demande à Moscou. Moscou répondra.

— Oh ! monsieur, répondis-je. Comment voulez-vous que je demande à un général français d'échanger des ondes avec Lénine !

— Essayez, dit-il.

— Que nenni ! fis-je.

— Alors, reprit Kopp, voilà tout ce que je puis faire pour vous.

Il prit sa carte de visite, mit deux mots dessus, me la donna.

— Tant mieux si elle vous sert, fit-il.

Tournant ma carte entre mes doigts, je sortis. Dessus, il y avait, en petits caractères : « Victor Kopp », puis trois lignes écrites en russe, puis, en grosses lettres, en guise de signature, cinq initiales : R. S. F. S. R.

— Qu'est-ce que cela ? me demandai-je.

Cela, malheureux ! c'était le cachet au fer rouge que, troupeaux affamés, portent, maintenant des millions de misérables. Cela, c'était : République Socialiste Fédérative des Soviets Russes.

Reboucle ta valise, cher vieux correspondant, et, les mains vides, continue de monter vers le nord. Le hasard n'a pas encore dit son dernier bon mot.

Vers Reval, je roulai. Justement, Reval, qui était la capitale d'un pays qu'on appelle Esthonie (quel pays !), possédait depuis peu, m'apprenaient les gazettes, un représentant officiel de la République des Soviets, vu que l'Esthonie venait de faire la paix avec ladite République. Je fus pris subitement de peur à la pensée que j'avais certainement tué mon père et ma mère,

comme l'on dit, pour partir ainsi, par la Lithuanie et la Lettonie, à la conquête de l'Esthonie. Quels pays que ces pays ! Six jours de chemin de

fer de Berlin à Reval. Mes pauvres et chères côtes,

laissez-moi, aujourd'hui, vous demander pardon,

vous ne méritiez pas de tant souffrir. Quant aux passeports, je me

souviens d'un certain visa qui reproduisait un cheval, et parce que

l'une des jambes de derrière de ce cheval à l'encre

bleue était insuffisamment dessinée, cinq heures, vous

entendez, cinq heures, une nuit, de la neige jusqu'aux genoux, sous vingt degrés au-dessous, dans un patelin à qui

je penserai jusqu'à ma mort, qui s'appelait Walk, cinq heures, je discutai ! Il est vrai que la Société des Nations vient d'ouvrir son palais à ces intéressantes républiques et que, par conséquent, c'est moi qui suis un blasphémateur. Bref, Reval !

Ce burg sur la Baltique gelée, avec ses traîneaux glissant en silence, devait voir, vingt-sept jours durant, errer mon âme en peine.

Trois sujets s'imposaient à Reval à votre méditation :

Le premier, c'est que, lorsque vous faisiez signe au cocher qui attendait, le long de l'hôtel, c'est le père du généralissime de l'armée esthonienne qui, sur son siège, s'avancait. Il vous crachait des morceaux de chique dans la figure et réclamait d'avance un bon pourboire.

Le second, c'était l'ambassadeur des Soviets, Gloukosky lui-même, ex-commissaire aux finances. Vous frappiez à sa porte. Il venait en personne vous ouvrir et vous répondait qu'il n'était pas là.

— Alors, reprenais-je, l'ayant parfaitement reconnu, voulez-vous lui transmettre une prière de ma part ?

— Si je le vois, répliquait-il avec sincérité.

Le troisième, c'étaient les hommes et les femmes échappés de la Sainte-Russie, agrippés à Reval comme des naufragés à leur ponton, tous misérables et déchus, ne possédant plus rien qui ne fût pas à vendre, mais illuminés de joie à la pensée « qu'ils s'en étaient tirés ». Ah ! la poignante signification de leur main devant leurs yeux, quand ils prononçaient : « Péetrograd ! »

Les bolcheviks habitaient un hôtel meublé, que leurs silhouettes avaient fini par rendre borgne. C'est là que, pendant quatre semaines, on pouvait me rencontrer, matin et soir. J'attendais la réponse de Lénine. Un courrier diplomatique avait emporté ma demande.

— Camarade ! me répondait-on, vous n'êtes pas patient !

Un jour, un de ces êtres noirs et curieux qui composaient cette mission de fanatiques, constatant que la France n'était pas encore bolchevik, me demanda, d'une voix supérieure :

— N'avez-vous pas honte d'être Français ?

Il ne faut jamais se frapper. Pour la première fois, je le tutoyai :

— Et ta sœur ? lui répondis-je.

Le vingt-sixième matin, de bonne heure, on cogne à ma porte.

— Quoi ? fis-je.

— La réponse vous concernant est arrivée de Moscou. Passez le plus tôt à l'hôtel.

La voici :

« L'entrée dans la Russie des Soviets regarde Litvinoff. » — Signé : « Tchitcherine. »

— Litvinoff ? celui qui est à Copenhague ?

— Lui-même.

— Vous avez du vice ! fis-je.

— Vous n'êtes pas patient, camarade.

J'irai à Copenhague. Je serais allé dans la planète Mars chercher ce passeport. Mais, pour l'heure, j'étais prisonnier à Reval : d'un côté, la mer était gelée, impossible de gagner la Finlande ; de l'autre, les Lettons, justement à cause

de cette chère vieille ville de Walk que je n'oublierai pas jusqu'à ma mort, craignant l'arrivée d'un d'Annunzio esthonien, avaient déboulonné leurs rails. Bref, la mer dégela avant que les rails ne fussent refixés. Et je piquai sur la Finlande. Et d'Helsingfors, sur la Suède, et de Stockholm, sans souffler, sur le Danemark. Copenhague ! Le camarade ambassadeur Litvinoff avait ins-



Litvinoff.



Carte postale révolutionnaire montrant les dirigeants des nations balayés par le bolchevisme (la France n'y est pas représentée).

tallé ses dieux lares hôtel du Prince-Frédéric. C'était bien. Litvinoff était un camarade qui savait vivre.

Je bondis chez lui. On me dit :

— Il va vous recevoir.

J'attends. On m'appelle. Je me trouve en face d'une dame à cheveux rouges.

— Madame, dis-je, je désire voir M. Litvinoff.

— Le camarade Litvinoff, c'est moi, dit-elle.

Je compris, au bout d'un temps, qu'elle voulait dire que lui ou elle, c'était la même chose.

Pendant cinq jours, on ne vit que moi, hôtel du Prince-Frédéric. Je changeais chaque jour de cravate, croyant ainsi séduire la dame rouge. Mais sa vertu était d'acier chromé. De son côté, le duo d'amour ne comportait qu'une phrase :

— Le camarade Litvinoff n'est pas visible.

Le sixième jour, — ma cravate devait être de couleur plus tendre que les précédentes, — la cruelle, à mon approche, ouvrit une porte. Devant moi, en chair, en tignasse frisée et en

binocle, c'était Litvinoff, ce vieux cher camarade Litvinoff !

Il écouta mon discours. Je fus chaleureux, lui de glace.

— Enfin, dis-je, si ce qui se passe chez vous ne peut pas se voir, si c'est une vaste salle d'opérations chirurgicales, refusez-moi le passeport, je comprendrai.

— Je vous téléphonerai, fit l'ambassadeur.

Six jours, j'attendis le coup de téléphone. Le temps qu'il fallut à Dieu pour créer le monde, quand, au soir de ce sixième jour, un événement mémorable descendit sur ma destinée et la fixa : M. Barthou venait de prononcer, à la Chambre française, un discours sur le bolchevisme. Rebondissant sur le monde, ce discours passa par Copenhague. Les journaux danois l'étaient. Je sautai chez un traducteur. Ainsi, j'appris que l'honorable M. Barthou (qu'il soit béni !) avait tenu au Palais-Bourbon le même langage qu'illustre, je faisais entendre à la dame rouge autant qu'à Litvinoff. Il se résumait en ceci :

— Si nous nous sommes trompés sur les Soviets, qu'on nous le dise.

Bref, je revis Litvinoff.

— Eh bien ! fis-je triomphalement, tendant le discours, vous mentais-je ? Voilà l'état d'esprit en France. M. Barthou est un considérable personnage, un académicien, quoi !...

— Vous avez votre passeport ? fit Litvinoff.

— Voilà, fis-je, dépliant quatre-vingt-cinq centimètres d'un papier bariolé, composé de morceaux rajoutés bout à bout.

— Il est déjà bien long, fit-il.

— Dix-sept visas pour arriver jusqu'à vous, répondis-je orgueilleusement.

Il ouvrit un tiroir.

— Ça fera dix-huit ! fit-il.

Il sortit un tampon, le colla au-dessous des autres, prit sa plume, et d'une encre rouge vif parafra : « R. S. F. S. R. »

Que la vague d'enthousiasme qui enveloppa le cœur de Christophe Colomb quand il entendit crier : « Terre ! » fut d'une aussi belle venue que celle qui, à cette minute, de haut en bas, bouleversa le mien, je défends au navigateur de le prétendre. Flèche lancée, je filai sur Helsingfors.

C'était la guerre entre les Soviets et la Finlande, par

conséquent il y avait un front. Vous allez prétendre que je n'avais qu'à franchir une seconde fois le golfe pour pénétrer en Russie par l'Esthonie. Non ! Si l'Esthonie avait vu poindre le bout de mon nez, elle aurait commencé par me mettre en prison. Cela, parce que je n'étais pas un ami des peuples jeunes. Et je n'étais pas un ami des peuples jeunes parce que j'avais écrit que donner l'indépendance à des pays de cette maturité, c'était la même chose que de dire à un enfant de trois mois :

— Maintenant, lâche ta nourrice, tu es libre, vis ta vie !

Ayant tangué pendant cinq jours dans la bonne ville d'Helsingfors, du ministre des Affaires Étrangères au généralissime, et de généraux en colonels, j'obtins le papier magique.

« Ordre au commandant du secteur de Terioki, disait-il, de faire passer, dans un moment favorable, le porteur de cette lettre sur le territoire de la Russie. »

En selle pour le dernier obstacle.

(A suivre.)

ALBERT LONDRES.

Ce que
j'ai vu

en Russie
Rouge



Les Privilégiés. — Distribution d'huile à machine comme huile comestible.
Dessin de Pève, d'après nature.

PETROGRAD (*)

ON NE MARCHE PAS, dans Petrograd, on erre. Trois cent mille personnes y ont trépassé l'hiver dernier. Ce ne sont pas les voitures qui les ont écrasées : il n'y en a pas... mettons qu'il y en ait quatre, oui, quatre voitures pour la capitale de la Russie, pour Petrograd (deux millions d'habitants en 1914). C'est le typhus qui, passant par là et découvrant ces trois cent mille recroquevillés sous la faim et le froid, s'est mis à jouer avec eux. Il en a abattu sans fatigue quatre-vingt mille par mois.

Les traîneaux, les plates-formes des trains charriaient en tas ces cadavres, par les rues, vers la fosse commune. Les chevaux sont tombés, tombés de faim, comme des hommes, et sur place ont été dépecés. Les chiens ne sont plus, ils ont tenu longtemps.

— Nous n'aurions jamais cru que nos chiens pussent souffrir avec tant de bonté dans les yeux, disent leurs maîtres, se souvenant.

Plus de chats, même maigres. Plus un seul des innombrables pigeons, oiseaux sacrés pour les orthodoxes, qui peuplaient la capitale. Ont-ils émigré ? Ont-ils été mangés, malgré qu'ils fussent le Saint-Esprit ? On n'ose se prononcer.

Les maisons sont salies, fanées, souillées. On n'y pénètre plus que par l'escalier de service ; la porte principale (c'était du luxe) est condamnée. Un coup d'œil dans les cours, les escaliers, et immédiatement vous vous mettez sur la pointe des pieds : on ne marche pas carrément dans semblable ordure. Banques, hôtels, grands comptoirs, restaurants, tout ce qui fut immeuble public n'est plus que casernes, hôpitaux, entrepôts, débarras. Le Crédit Lyonnais est un dépôt de bois. C'est sur la Newsky qu'il faut contempler la catastrophe. Il faudrait pouvoir jeter sur ce papier, à la fois, tout ce qui bondit aux yeux, les passants et les choses. Commençons par les choses, les passants viendront après. Ah ! les passants de Petrograd !

(*) Voir Les Annales des 20, 27 novembre et 4 décembre 1921.

avait disparu, plantaient à sa place un poteau où était écrit : « Ici était tel village. » Là, ce sont les palais qui proclament : « Ici était une capitale. » Quand vous vous promenez, vous ne demandez plus à votre compagnon, en passant devant ce jardin ou ce monument : « Qu'est-ce que c'est ? », mais : « Qu'est-ce que c'était ? » Ce n'est plus une cité du XX^e siècle, c'est une agglomération d'hommes luttant

non pour la vie, mais contre la mort. Les sept cent mille habitants qui tiennent encore n'ont plus d'autre but dans l'existence que la recherche immédiate de la pâture. Affamé, pour conquérir une maigre proie qui le soutiendra encore, chacun traîne péniblement ses pas à travers la déchéance. L'homme est redevenu un loup pour l'homme.

Personne dans la rue, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, qui n'ait à la main un récipient, ou, sur le dos, une besace. A Paris, nos dames ont des petits sacs ; ici, elles sortent avec des paniers ou des brocs : elles vont à la soupe commune ou en reviennent. Sur cette Newsky (nos boulevards), les gens circulent, portant l'infâme bouillon dans des seaux hygiéniques. On n'attend pas d'être rentré chez soi pour l'éggloutir ; on mange, on boit à l'endroit même où l'on tombe sur sa pitance, comme les animaux.

Deux années de noire misère, de terreur ont abattu tous préjugés. Quand un mortel heureux est rencontré traînant des pommes de terre, tous : intellectuels, bourgeois, employés, tous les ci-devant échappés au bain du sang se précipitent sur lui, demandant :

— Où les avez-vous trouvées ?

Si c'était par la mise, et uniquement par elle, qu'on reconnût les classes, la lutte des classes serait close dans la dictature du prolétariat. Il n'est plus que de vieux vêtements ; quand on en voit de neufs, ils sont taillés dans des rideaux. Un costume : cent mille roubles. Et il faut s'inscrire. Des souliers, il n'y en a plus. Comme faire laver son linge, c'est réclamer la lune, le linge est porté plus longtemps noir que blanc. Ah ! les passants ! Non, ils ne meurent pas de faim dans la rue, — on ne meurt pas de faim



Kalenine,

Président du Comité panrusse,



Zinovieff,



Kameneff,

Président du Soviet de Moscou



V. N. Podbielsky,

Commissaire du peuple aux P. T. T.

comme cela, — mais ils s'acheminent vers la mort par la famine. Ce n'est pas une rareté d'en rencontrer appuyés contre un mur, le temps de laisser passer un étourdissement. Et ces grandes dames signalées par tous les correspondants, dès le début du cyclone, vendant, sur la place publique, d'un air crucifié, leurs anciennes richesses, elles y sont encore, mes chers confrères. Elles en sont à leurs dernières entelles. Et, écœurante masquerade, la fille de vaisselle, basse sur pattes, se promène toujours, un splendide manteau de vison sur le dos, balayant le trottoir, au bras de son homme.

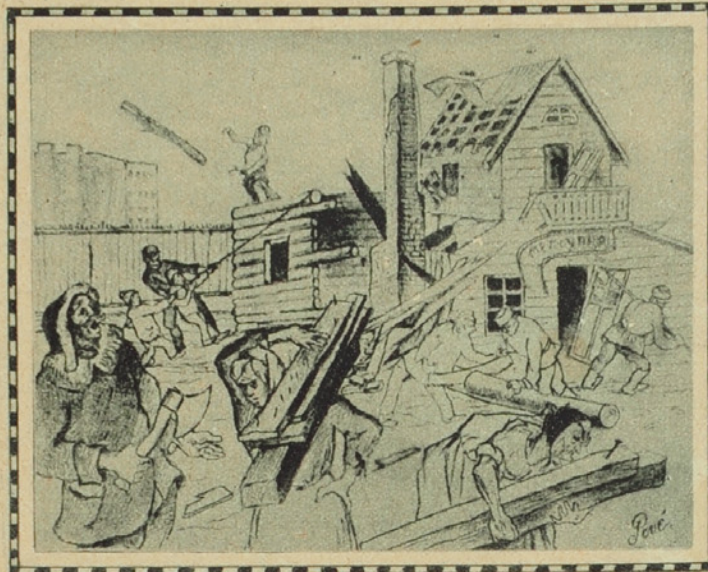
Si Petrograd n'est sûrement plus une ville, c'est au moins un campement, campement de soldats, vainqueurs des blancs, mais pouilleux et vidés. Soldats aux portes, affalés sur des chaises, et enfilant à leur baïonnette, sans les lire, — et pour cause ! — les permissions d'entrer, soldats aux fenêtres, soldats en masse aux carrefours, spéculant, vendant et revendant. Ce sont les nouveaux marchands du Temple. Trotski, se souvenant de son illustre coreligionnaire, a beau donner du fouet, il ne les disperse que pour les rassembler plus loin. Campement de loqueteux, de déçus, d'exilés du bonheur, Petrograd n'est plus qu'une sinistre Cour des Miracles, attendant aux portes désignées la portion qu'on leur jettera, et, saisissante aberration de la misère, parmi ces groupes âpres eux-mêmes à la conquête du morceau de pain, des pauvres, des pauvres à la manière d'autrefois, pour une partie de la pesée, tendant la main !

L'unique recours, ce qui permet à ceux qui ne sont pas au service de la dictature, à qui on a tout pris, de ne pas mourir encore, c'est la soupe soviétique.

Entrez là dedans, dans ces soupes. C'est les yeux agrandis que nous avons regardé distribuer cette manne communiste. De trois à quatre heures, le troupeau humain s'y traîne. Chacun porte son écuelle, ou une vieille boîte de conserves, ou un ex-plat à barbe, voire de vraies gamelles. Ils tendent cela au comptoir graisseux.

La portion de bouillon immonde, éclaboussant, tombe comme elle peut dans leurs baquets. Avidement, ils l'avalent. C'est le dernier degré de la dégradation, ce sont des étables pour les hommes.

C'est la troisième Internationale. A la quatrième, on marchera à quatre pattes ; à la cinquième, on aboiera.



L'hiver à Petrograd. — On démolit les maisons de bois pour en faire du combustible. Dessin de Pevé, d'après nature.

MOSCOU

Il semble d'abord une ville qui n'aurait pas été nettoyée depuis des années.

Les coupoles d'or de ses églises sans nombre resplendissant au soleil, tels de fastueux tarbouchs de nabab, écrasent insolemment, comme un passé trop haut pour qu'on ait pu l'atteindre, cette misère nouvellement régnante.

Au centre, entouré d'abord au loin de sa ville blanche, plus près de sa ville de Chine, bien ramassé dans sa muraille crénelée, le Kremlin, à son énigme de jadis, ajoute son énigme d'aujourd'hui. C'est dans deux pièces du troisième étage de son palais impérial de justice que, cloîtré, son chat sur les genoux, ses yeux asiatiques mi-fermés, Lenine rêve. C'est dans une de ses villas, à l'ombre de la tour d'Ivan le Terrible, que Trotski, chaque fois que la porte de la grille qui ceinture la Russie est sur le point de céder, donne au régime, de sa poigne inflexible, de formidables tours de clé. C'est dans sa « maison des menues folies », où les tsars, au temps révolu, venaient oublier les pompes du couronnement, que Lounatcharsky, méthodique, dresse la nouvelle charte de l'intelligence !

Aux entrées de ce Kremlin, à ses ponts, on ne passe plus. Des soldats doublés, fusil en main, en défendent l'accès.

Si vous prenez la place Rouge par la Moscova,

que vous la traversiez, que vous dépassiez l'église contorsionnée qui amusait Napoléon, vous en sortez par la porte de l'Ascension. Si, cette porte de l'Ascension franchie, vous regardez autour de vous, vous voyez deux choses : d'abord, sur le mur de l'Hôtel de Ville, une plaque où, en grosses lettres neuves, une formule flamboie. Elle dit : « La religion est l'opium du peuple. » Ensuite, à trois pas, une de ces chapelles de rue, qui poussent en Russie comme des kiosques à journaux. Dans cette chapelle est une icône vénérée. Arrêté juste sous la plaque, le passant s'agenouille, bredouille ses vingt signes de croix, se découvre, prie saintement, et s'en va.

Ayant curieusement observé cela, vous irez par des rues qui ne sont plus livrées qu'aux piétons.

Tout en allant sans savoir où, mais pour aller, vous tomberez sur le marché. Vous ne saurez pas tout de suite ce c'est le marché. Ce sera une grande place avec beaucoup, beaucoup de gens dessus.

Les uns, debout, seront immobiles ; les autres passeront, et tous dans les yeux auront peur, car le trafic est défendu. Qui vend, pour vivre, ce qu'il possède, est « spéculante ». Cette femme que voici, et qui attend acquéreur pour ses deux tasses à thé, est « spéculante ». Ce vieux colonel, droit, maigre et fier, qui tâche de bazarder la vareuse qu'il avait l'honneur de porter lorsqu'il sabrait pour la Russie, voilà dix-sept ans, en Mandchourie, est « spéculante ». On les mènera en prison si la ronde passe. Tous ceux qui ont quelque chose à vendre sont là, immobiles, tenant l'objet dans leur main tendue comme les pauvres tendent la leur, le dimanche matin, aux portes des églises.

La cité où tout est étouffé a cependant des flots qui montent. Ce sont des malheureux qui se rendent au spectacle. Les théâtres sont devenus des gouffres où, afin d'oublier, les gens se précipitent. Il semblerait qu'ils ont l'impression que les ors des murs vont redorer leur existence. Ce que la vie ne peut plus leur donner, ils le demandent à la magie. Il n'y a pas que les prolétaires qui s'assoient devant la rampe, il y a tous les ci-devant, et tant pis si on les bouscule à la sortie : ces soirées-là, — pas la salle, la scène, — c'est tout ce qui demeure de l'ancien temps. C'est la seule voix qui leur parle encore du passé.

ALBERT LONDRES.



S.-P. Sereda,
Commissaire du peuple
à l'Agriculture.



J.-M. Steklov,
Journaliste officiel,
Rédacteur en chef des "Izvestia".



V.-P. Noguine,
Sous-Secrétaire
au Commissariat du Travail.



J.-M. Swerdov,
Ex-Président
du Comité Central exécutif.

Le Journal d'un diplomate en Russie, 1917/1918 du comte Louis de Robien, d'autre part, sont particulièrement éclairants de ce point de vue. Il convient certes de prendre en compte une différence importante qui joue un rôle non négligeable pour apprécier leurs prises de position respectives. Louis de Robien, né en 1888, est de vingt-quatre ans le cadet de Joseph Noulens, né en 1864. Alors que ce dernier est ambassadeur de France en Russie – il en sera le dernier d'ailleurs – Louis de Robien n'était à l'époque qu'attaché d'ambassade. Leurs différences d'âge, ainsi que de statut, expliquent bien des divergences de réaction et d'interprétation. Par contre leurs convergences d'opinion, notamment sur les traditions et mœurs du pays, les traits dominants du caractère des Russes, laissent entrevoir les constantes de l'opinion publique française. Les deux ouvrages s'appuient sur les notes personnelles prises à l'époque par l'un et l'autre. Le livre de Joseph Noulens, toutefois, paraît en 1933 et est immédiatement catalogué, y compris en France, comme un recueil de souvenirs très hostiles au pouvoir soviétique. Dans sa préface, Noulens donne d'ailleurs d'emblée le ton. Il qualifie la révolution communiste de « catastrophe d'ordre universel ». Le contexte de l'époque, avec la montée du fascisme et l'engagement de nombreux intellectuels français aux côtés de l'URSS, n'y est pas étranger. Seuls quelques passages reprennent intégralement ses notes, l'ouvrage dans son ensemble ayant été rédigé pour sa publication. Les écrits de Louis de Robien, en revanche, restèrent inédits jusqu'en 1967, date à laquelle ils furent publiés aux éditions Albin Michel. Ils représentent, apparemment, la publication intégrale et fidèle de son journal. La lecture comparée de ces deux publications se révèle d'un grand intérêt, car elle permet de dresser un tableau contrasté de la Russie bolchevique à ses premières heures et d'apprécier la qualité d'analyse de leurs auteurs. Le journal de Louis de Robien commence à

Petrograd le jeudi 8 mars 1917. Il vivra en direct cette première révolution de Février. Ses dernières notes datent du 11 janvier 1919, quand il arrive à la gare du Nord à Paris. Joseph Noulens, quant à lui, ne prend ses fonctions d'ambassadeur à Petrograd qu'à la mi-juillet 1917 et son récit s'achève le 9 janvier 1919, à son arrivée à Boulogne.

Les deux diplomates vont, pendant leur séjour, observer, décrire et analyser la situation pour en tirer l'un des conclusions personnelles (c'est le cas de Louis de Robien, car ses notes prises sur le vif le sont apparemment en toute indépendance d'esprit), l'autre des règles de conduite en tant qu'ambassadeur, afin, notamment, de défendre les intérêts des nombreux Français résidant en Russie et d'inciter l'allié russe à continuer son effort de guerre, en dépit des difficultés rencontrées.

Comme ses aînés et supérieurs hiérarchiques, Maurice Paléologue¹² d'abord, Joseph Noulens ensuite, Louis de Robien est frappé et consterné par l'anarchie qui règne dans le pays. Il sera témoin, au moment de la révolution de février 1917, de la panique régnant dans la ville, les prisons ayant été ouvertes et les détenus mis en liberté, les troupes chargées de rétablir l'ordre faisant défection les unes après les autres. Il s'en dégage une atmosphère de désordre indescriptible, de nature insurrectionnelle et révolutionnaire. La *Marseillaise* retentit à tout bout de champ, car elle est devenue, à titre transitoire, l'hymne national du Gouvernement Provisoire, et le drapeau rouge flotte sur le palais d'Hiver ! Des grèves violentes éclatent, des manifestations sont organisées, un pouvoir parallèle des Soviets se met en place. Dès le 1^{er} mars se constitue le puissant « Soviet des ouvriers et soldats » de Petrograd et le seul mot d'ordre qui prévaut et rencontre l'assentiment général, c'est « La Paix ». Un mot revient souvent dans les souvenirs de l'un comme de l'autre, c'est celui de « soldatesque », dont le Gouvernement

Provisoire est en fait l'otage, et qui règne en maître absolu dans les rues et sème la terreur en recourant constamment à la violence. Il est vrai que la promesse faite par le gouvernement aux cent soixante mille soldats de la garnison de Petrograd, afin de s'assurer leur loyauté, de ne pas les envoyer sur le front en est partiellement la raison. Un double pouvoir semble s'être installé, le Gouvernement Provisoire ne pouvant agir sans l'aval du « Soviet des ouvriers et soldats » de la ville. L'action du Gouvernement Provisoire paraît, aussi bien à Louis de Robien qu'à Joseph Noulens, fort peu efficace. Tous deux soulignent à l'envi la faiblesse, l'indécision, le manque de fermeté et de courage des dirigeants. Ce sont eux qu'ils rendent largement responsables de la perte de contrôle sur la situation, notamment en reportant à deux reprises la tenue des élections pour l'Assemblée constituante, qui se tiendront finalement seulement en décembre 1917. Kerenski, d'abord ministre de la Guerre, puis président du Gouvernement Provisoire, brillant orateur, « l'avocat bavard¹³ », ou « avocaillon socialiste¹⁴ », manque en fait de courage politique et n'a pas de volonté bien formulée. L'aggravation de la situation économique, avec la désorganisation des transports, les pénuries généralisées et une disette croissante à l'automne rendent évidemment le Gouvernement Provisoire très impopulaire, même chez les éléments modérés, si bien que le découragement les gagne et qu'ils font montre d'une inertie totale. On notera une certaine communauté de vues entre Noulens et de Robien, qui ne sont ni l'un, ni l'autre, socialistes et observent avec une certaine ironie, voire une pointe de mépris, la naïveté des socialistes français¹⁵, plaçant à l'époque tous leurs espoirs dans la réussite de Kerenski.

Louis de Robien se livre à des commentaires souvent fort pertinents, parfois ironiques, et reste moins prisonnier de clichés et de préjugés que ne l'est son ambassadeur, sans doute parce que ses fonctions subalternes lui permettent de voir la réalité de plus près. Ainsi, il assista à l'ouverture de l'Assemblée constituante le 18 janvier 1918 et releva certains détails frappants, notamment le fait que les députés entonnent *L'Internationale*, ce qui, pour lui, ne laissait rien augurer de bon. Il prend parfaitement conscience du rôle prépondérant des Soviets et s'étonne que de France on se soit nourri d'illusions sur l'autorité de l'Assemblée constituante, qui, comme on le sait, fut dissoute le lendemain de sa première séance.

On peut apprécier le fossé qui sépare Louis de Robien de Joseph Noulens en comparant le portrait qu'ils font de personnages clés de la Révolution, tels que Lénine ou Trotski. Au mois de janvier 1918, un incident diplomatique majeur (l'arrestation par les Bolcheviks de diplomates roumains) contraignit l'ensemble du corps diplomatique des puissances alliées à Petrograd à demander une audience à Lénine pour élever une protestation. Noulens gardera un souvenir très pittoresque de leur entrevue avec celui qu'il qualifie sans ambages de « dictateur de la Russie¹⁶ ». Il en dressera, notamment, un portrait au vitriol : « Apparut un petit homme à la tête volumineuse, aux yeux bridés de Tartare : c'était Lénine. Le front, dominateur et puissant, était vraiment génial. Mais le nez, à demi écrasé, la bouche, le menton, lui donnaient un aspect inquiétant de barbare. Une rigueur implacable de doctrinaire et un mépris souverain de l'humanité éclataient sur ce visage d'ordinaire fermé. En nous voyant, le

12. Maurice Paléologue (1859-1944) avait été ambassadeur de France en Russie de 1914 à 1917. Il quitta Petrograd pour rentrer en France le 16 mai 1917.

13. Zinaïda Schakovskoy, « Préface », *Les Grands Dossiers de « L'Illustration »*, *La Révolution russe*, Le Livre de Paris, Paris, 1987.

14. Louis de Robien, *Journal d'un diplomate en Russie*, Albin Michel, Paris, 1967, p. 89.

15. Les députés socialistes Cachin, Lafont et Moutet se rendirent en Russie au printemps 1917 pour se rendre compte de la situation et repartirent fort déçus.

16. Joseph Noulens, *Mon Ambassade en Russie soviétique 1917-1919*, vol. 1, Plon, Paris, 1933, p. 185.

sourire stéréotypé qui détendait ses traits traduisait sa satisfaction. Il triomphait à l'idée de voir ces ambassadeurs qui, jusque-là, avaient refusé d'avoir aucun rapport avec lui, venir, à dire vrai, protester, mais aussi solliciter¹⁷. »

Il est d'autant plus amusant de relever le jugement que Louis de Robien porte pour sa part. Il écrit : « Lénine du moins est un honnête homme et un convaincu. Lénine au moins, comme jadis le Christ, apporte quelque chose de nouveau et parle un langage différent des gouvernements actuels...¹⁸ »

Cette étonnante comparaison est à rapprocher des notes du journal de Pierre Pascal, à l'époque membre de la mission militaire française, que l'on appellera « le chrétien bolchevique » car il s'efforçait de révéler « le bien qui abonde au milieu de l'ivraie » dans la réalité russe, et qu'il cherchait le sens chrétien de la Révolution. De fait, Louis de Robien éprouve, sans conteste, au début du moins, une certaine sympathie pour les Bolcheviks, davantage en tout cas que pour les « bourgeois » du Gouvernement Provisoire. Après la révolution d'Octobre, Louis de Robien ne comprendra pas d'ailleurs pourquoi la France tergiverse tant à reconnaître le pouvoir bolchevique, alors qu'elle a reconnu sans hésiter le Gouvernement Provisoire, qui en fait n'avait pas plus de légitimité. Reconnaître le gouvernement bolchevique, d'après lui, serait tout simplement reconnaître un fait. Il reprochera également, dans un premier temps (jusqu'en décembre 1917), à la presse française d'être de mauvaise foi en dépeignant les horreurs de la révolution d'Octobre, alors que les atrocités de la première révolution étaient bien pires, d'après lui.

La description que font aussi bien Joseph Noulens que Louis de Robien du quartier général des Bolcheviks et siège du gouvernement, à savoir Smolny, l'ancien institut des jeunes filles nobles,

10. Coupure de presse du *Matin* du 12 janvier 1919 conservée dans les archives diplomatiques françaises.
© Archives du MAE, atelier photographique.

11. Caricature de Joseph Noulens, ambassadeur de France, réalisée par un certain Provost, employé de la Banque russo-baltique, pendant le voyage de Finlande en 1918.
© Archives du MAE, atelier photographique.

12, 13. Caricatures faites par Louis de Robien, secrétaire d'ambassade à Petrograd.
© Archives du MAE, atelier photographique.

révèle on ne peut mieux leurs divergences d'interprétation. Louis de Robien est amené, de par ses fonctions, à s'y rendre assez régulièrement pour se procurer les laissez-passer et bons d'essence nécessaires aux diplomates français. Il fait une longue description de l'Institut Smolny, retire de sa visite une bonne impression. Les gens y sont relativement efficaces et aimables, et travaillent avec bonne volonté et application. L'atmosphère générale lui paraît très constructive. Tout autre est l'impression qu'en retire Joseph Noulens. Il n'a pas de mots assez durs pour décrire l'état des lieux.

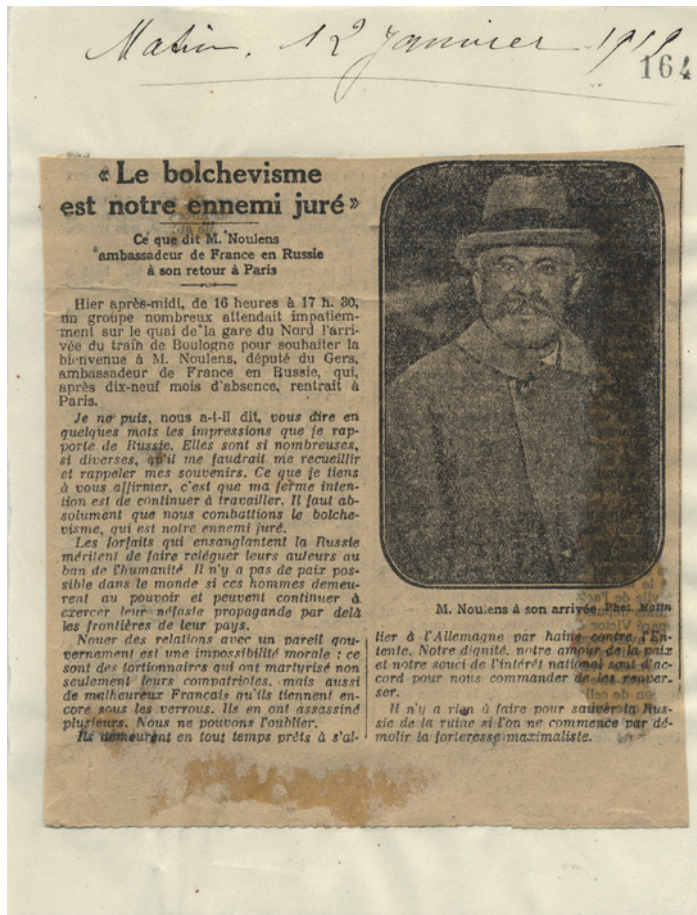
Il est également intéressant de comparer la réaction de ces deux diplomates à ce que l'on a souvent qualifié de « sac du Palais d'Hiver » le 7 novembre, qui fut immortalisé (par une savante reconstitution) dans le célèbre film d'Eisenstein, *Octobre*. Louis de Robien reprochera à la presse française de faire œuvre de désinformation. Le coup de main s'est passé étonnamment dans l'ordre, pratiquement sans résistance, et en fait les dégâts causés tant à l'Ermitage qu'au Kremlin de Moscou sont minimes. Il aura même l'honnêteté plutôt candide de reconnaître qu'il chercha à trouver, sans succès, quelque objet provenant de ce pillage au marché aux puces de Petrograd. Joseph Noulens, lui, écrit : « Le Palais d'Hiver fut saccagé de fond en comble »¹⁹. Par contre, la fameuse révolution bolchevique d'octobre 1917 est perçue par nos deux

17. Joseph Noulens, *Mon Ambassade...*, op. cit., p. 186.

18. Louis de Robien, *Journal d'un diplomate...*, op. cit., p. 147.

19. Joseph Noulens, *Mon Ambassade...*, op. cit., p. 185.

10



11



12



13



observateurs comme un simple coup de main. C'est justement l'interprétation qui, dans la Russie postsoviétique d'après 1991, est à présent fort en vogue, pour tailler en pièces le mythe de la « Grande Révolution bolchevique ».

La situation dans l'armée et sur le front est un sujet de préoccupation majeur pour le gouvernement français et donc ses diplomates. Il convient d'éviter à tout prix que la Russie ne signe une paix séparée avec l'Allemagne, comme le laissent supposer les pourparlers de paix²⁰ engagés par Trotski au lendemain de la révolution d'Octobre.

Sur ce plan, l'attitude de l'ambassadeur est tranchée: il est en fait convaincu que les Bolcheviks sont les alliés objectifs des Allemands, que Gorki, avec son journal *Novaïa Jizn* (*La Nouvelle Vie*) travaille pour l'Allemagne, car il y voit des attaques contre la France qu'il considère d'inspiration allemande. Noulens abhorre le pacifisme, conscient du danger réel que représentait la propagande qui se répandait dans les armées et menaçait l'armée française, alors que Louis de Robien, c'est là sans doute une différence de génération, professe des convictions qui le rapprochent des pacifistes. L'obsession de la paix était telle que le slogan des bolcheviks sur « la paix immédiate sans annexions ni compensations » leur assura la victoire.

La situation générale sur le front et la décomposition de l'armée russe étaient de fait très inquiétantes, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle une mission militaire fut envoyée avec le général Niessel pour aider à la réorganiser. Lorsque l'on sait que parmi les membres de cette mission militaire figuraient d'une part le capitaine Jacques Sadoul, d'autre part Pierre Pascal, qui tous deux adhéreront au Parti Communiste et resteront en Russie aux côtés des Bolcheviks, on comprend mieux le danger réel que représentait la doctrine pacifiste.

On notera une grande divergence d'opinions entre de Robien et Noulens concernant la possibilité

d'une poursuite de la guerre par la Russie. Joseph Noulens considère que les puissances alliées se leurrent en pensant que la Russie est prête et capable de poursuivre la guerre. Tous les Russes sans exception, d'après lui, ne souhaitent qu'une chose, c'est la paix, une paix démocratique sans annexions ni contributions... Il dénonce la désinformation véhiculée par les journaux français qui prétendent que la révolution de Février contre le tsar a eu lieu pour mieux faire la guerre. Ce décalage entre les informations fournies par la presse française et la situation réelle sur le terrain est d'ailleurs souligné à maintes reprises.

Plus perspicace, ou peut-être tout simplement plus libre dans ses jugements que Noulens, Louis de Robien pense que le général Niessel, dans sa tournée d'inspection de l'armée russe, se laisse tromper par des villages à la Potemkine. Les scènes de la vie quotidienne, croquées sur le vif, avec un talent littéraire certain, rendent la lecture du journal de Louis de Robien passionnante²¹. Les mémoires, rédigés quinze ans plus tard par l'ambassadeur, représentent, malgré les caricatures amusantes (de Louis de Robien) qui l'illustrent, un plaidoyer sévère mettant en garde l'opinion publique française contre la propagande soviétique très active dans les années 1930.

Des témoins particuliers

Le témoignage du capitaine Jacques Sadoul

Avocat et député socialiste, membre de la mission militaire française placée sous le commandement du général Niessel, puis du général Lavergne, à Petrograd, ensuite à Moscou, Jacques Sadoul fut envoyé en Russie le 17 septembre 1917.

Il avait été recommandé par Albert Thomas, député socialiste. Jacques Sadoul sera donc un témoin direct de la révolution bolchevique et il fut imposé à l'ambassadeur de France Joseph Noulens, qui n'aura de cesse de se plaindre de l'activité de cet homme, se considérant étranger à sa nomination et jugeant ses menées suspectes.

Jacques Sadoul rendra compte de la situation pratiquement jour après jour dans ses *Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919)*. Ce volume comprend pour l'essentiel les nombreuses lettres adressées à Albert Thomas, son ami député, une préface d'Henri Barbusse et deux lettres à Romain Rolland. Cette correspondance, parue à Paris en 1919, avait été publiée au préalable à Moscou en 1918 et dans les *Izvestia*, ce qui avait provoqué un scandale en France et contribué à ternir la réputation de Sadoul.

Agréé comme camarade par les Bolcheviks, Jacques Sadoul connaissait personnellement Lénine et Trotski, les voyait régulièrement et servit en fait d'intermédiaire officieux (en l'absence de relations officielles) entre les dirigeants bolcheviques et l'ambassadeur de France Joseph Noulens, ce qui rendait la situation particulièrement délicate.

Il n'aura de cesse, dès janvier 1918, comme le fit en 1917 Albert Thomas, de prôner un rapprochement des autorités françaises avec les Bolcheviks. Il partait en effet du principe, que, contrairement à ce que l'on pensait en France, où l'on était finalement très mal informé, les Bolcheviks n'étaient pas près d'être renversés. Dans un premier temps il récusait son adhésion au bolchevisme, se réclamant du socialisme²², mais il voulait faire comprendre aux Français que le bolchevisme était désormais un fait²³ dont il fallait tenir compte. Il ajoutait : « La Russie est en démocratie révolutionnaire²⁴ ».

Jacques Sadoul adhéra au Groupe des communistes

français de Moscou qui se constitua en août 1918, avec notamment Pierre Pascal, refusa comme lui de rentrer en France, fut condamné à mort pour trahison – il avait fait de la propagande pacifiste parmi les marins français en Crimée. Il fut finalement gracié et regagna la France. Son témoignage est celui d'un homme de gauche ayant été instrumentalisé par le pouvoir bolchevique dès les premières heures.

*Pierre Pascal, touché par la foi*²⁵

Membre de la mission militaire française, Pierre Pascal refusa de rentrer en France en 1918 et resta en Russie jusqu'en 1933. Albert Londres avait bien perçu la motivation première de cet homme profondément croyant, attiré par « le côté spécifiquement russe, où l'inconscient chrétien joue un si grand rôle²⁶. » Par idéalisme, il adhéra entièrement au bolchevisme et forma avec Jacques Sadoul, Marcel Body et d'autres le Groupe des communistes français de Russie, dont il sera le secrétaire. Il a travaillé au département de la Propagande auprès de Gueorgui Tchitcherine, commissaire (ministre) des Affaires étrangères depuis le 30 mai 1918. Le portrait très émouvant²⁷ qu'il fait de ce dernier contraste notamment avec celui que nous trouvons sous la plume d'Albert Londres, toujours caustique, quoique séduit lui aussi par la personnalité de Tchitcherine. Jusqu'en 1921, avec d'une part l'écrasement de la révolte des marins de Kronstadt et d'autre part l'adoption de la NEP²⁸, Pascal resta un incondicional du nouveau pouvoir. Il était notamment convaincu

20. Qui aboutiront effectivement à la signature de l'armistice de Brest-Litovsk en décembre 1917, puis de la paix en mars 1918.

21. La carrière de Louis de Robien fut par la suite ternie durant la Seconde Guerre mondiale quand, devenu directeur des Archives du Quai d'Orsay, il révéla aux Allemands où était caché le traité de Versailles, objet des convoitises nazies.

22. « Je ne suis pas bolchevik. J'aperçois l'étendue du mal accompli en Russie par la propagande démagogique des maximalistes », Jacques Sadoul, *Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919)*, Éditions de la Sirène, Paris, 1919, p. 65.

23. « Aujourd'hui le bolchevisme est un fait. Je le constate. Il est une force qu'à mon avis aucune autre force ne peut briser », *ibid.*

24. *Ibid.*

25. Albert Londres, *Dans la Russie des Soviets*, *op. cit.*, p. 73.

26. Pierre Pascal, *En communisme. Mon journal de Russie, 1918-1921*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1977, p. 115.

27. « Georgui Vassilitch était venu à la Révolution, s'était donné à elle et ne lui avait rien demandé, et pour cela, dans un temps où la mode n'était pas aux sentiments, on le respectait et même, me semble-t-il, on l'aimait », *ibid.*, p. 25.

28. Nouvelle Politique économique, rétablissant certaines libertés, notamment dans le commerce.

14

Capitaine SADOUL. 6

Z - 611 - 1 s.d.
N° 1020

Arkhangel, le 17 Novembre 1918 à 40 h. 57
reçu le 20 s.h.

J'apprends par des coupures de journaux que le Capitaine SADOUL est désigné par ses défenseurs qui ont en même temps ceux du bolchevisme, comme appartenant à la mission "NOULENS".

Je n'ai jamais choisi le Capitaine SADOUL. Il a été affecté à la mission militaire française sans qu'on m'ait consulté et sur la demande de M. THOMAS. Je serais reconnaissant à V.E. de faire dire par notre service de presse, quand l'occasion s'en présentera que je suis étranger à la nomination de M. Jacques SADOUL, dont les menées m'ont toujours paru suspectes.

Je vous adresse par courrier un nouveau document qui a paru dans les Yvestia du 6 Octobre et dans lequel SADOUL fait le panégyrique du régime bolchevik./.

NOULENS.

15

69

C.H.

**EXPÉDIE
MINUTE**

DIRECTION POLICIERE
ET COMMERCIALE
Classement
Br. 2 Cart. 6/11 D
2 AOU 1919 Sadou

Service des Affaires Russes. LE MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES,
A MONSIEUR LE PRESIDENT DU CONSEIL,
MINISTRE DE LA GUERRE.
(Sous-Secrétariat d'Etat de la Justice Militaire.)

N° 4320

Propagande bolcheviste
du Capitaine Sadoul.

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint pour suite à donner, copie de la dépêche N° 85 de notre Chargé d'Affaires à Arkhangelsk, avec son annexe en original, au sujet de la propagande bolchevique faite par le Capitaine SADOUL auprès des troupes alliées combattant dans le Nord de la Russie.

---2.p.j.---

Je vous signale également, à toutes fins utiles, un radiogramme du 8 août, émanant du groupe communiste français de Moscou, intercepté par les services du Ministère de la Guerre: il s'agit d'une proclamation signée de trois membres de l'ancienne Mission Militaire, le Lieutenant PASCAL, le Canonnier BEYMES et le Secrétaire BETIT. Ces deux derniers, désignés pour rentrer en France au mois de mars, n'avaient pas cru devoir obéir à l'ordre que leur avait donné M. Duchesne (Consul) de se joindre au convoi./.

Ministre

16

90

Sadoul.

A été nommé par Tchitcherine représentant plénipotentiaire du Commissariat des affaires étrangères à Odessa, avec droit de proclamation avec la Commandant allié sur toutes les côtes de la Mer Noire.

Communiqué par l'Et.-M.-G. le 25/12/19.



17

14. Note de l'ambassadeur Noulens sur le capitaine Jacques Sadoul, où il précise être « étranger à sa nomination ».
© Archives du MAE, atelier photographique.

15. Note du service des Affaires russes du ministère des Affaires étrangères du 12 août 1919 informant le président du Conseil et le ministre de la Guerre des activités de propagande bolchevique du capitaine Jacques Sadoul.
© Archives du MAE, atelier photographique.

16. Note de l'État-major général du 25 septembre 1919 concernant les fonctions officielles de Jacques Sadoul auprès des autorités bolcheviques.
© Archives du MAE, atelier photographique.

17. Jacques Sadoul à Petrograd en 1920.
© RGAKFD, photographe inconnu.

P/ Attribution.

E Cl. Fournier
1 M. Winter

P/ Information

3 E.M.A.
1 Cl. Becker
1 Ct Marrassé
2 Général

Le 8 Novembre 1919 à 21 heures 45

28
COPIE.

SECRET

TELEGRAMME CHIFFRE

STOCKHOLM le 7 Novembre 1919 à 13 heures 25

ATTACHE MILITAIRE à GUERRE PARIS.

N° 403 à 405.

N° 4639.- Pour Etat-Major de l'Armée 2° Bureau S.C.R.
Monsieur REYSSIER, Français s'échappe de Péetrograd vers Armée
Général Yudenich et qui arrivera prochainement en France est à
interroger.

Déclare 1°.- Sadoul, récemment revenu de KIEW avec deux
marins français et un soldat nègre a cherché en promettant rapa-
triement et améliorations à capter confiance des 17 soldats
Français faits prisonniers front URKHANGELSK. Ceux-ci sont restés
farouchement anti-bolchevicks.

2°.- Pascal, Président du Comité Communiste Français à
Moscou comprenant douze personnes dont GUILBEAUX, MARCHANT, et
Ex-Sergent CHAPOIET. Ce dernier, certainement, fait beaucoup de
mal aux français, est aussi du Comité Bolcheviste.

3°.- GUILBEAUX ferait meetings sur intransigeance gou-
vernement français vis-à-vis soldats et sur événements Odessa.

4°.- Parti Communiste Français Moscou pillé (lgr suppose
omis) notre présence et mis ~~de~~ main sur notre refuge transformé
en maison de travail. Il fait régner terreur.

FIN.

Chapouat

CARNET DU 28 SEPTEMBRE 1926
AU 29 NOVEMBRE 1926

28 Septembre 1926

L. Nicolas Lazarevitch,
aten en prison à Moscou.

Hier, Pierre a vu son frère¹ : on lui a donné
à choisir entre le bannissement et la déportation en
Russie. Il a dit : Je resterais volontiers en Russie,
mais j'aurai à peine commencé à travailler dans une
usine que vous m'arrêterez de nouveau. Après avoir
demandé à réfléchir, il a donc choisi l'exil, en donnant
la liste des pays où il se considérerait comme livré à
la police, si on l'y envoyait: Roumanie, Pologne, Finlan-
de. Il avait oublié l'existence de l'Esthonie. Aussi
l'y envoie-t-on. Il a refusé de donner le moindre
engagement. On ne lui fournit ni argent, ni vêtements
pour ce voyage. L'entrevue a duré une heure; à la fin
ils voulurent s'embrasser. Le gardien l'interdit.
Nicolas le traita de "garde-blanc"; c'est une possibilité
qu'on donne en effet, disait-il, aux popes et aux offi-
ciers, et à lui on la refuse. De même on lui a refusé
les deux jours de liberté dans Moscou qu'on accorde
d'ordinaire aux intellectuels, bien qu'il offrit de
s'engager à ne pas militer pendant ces deux jours. Quand
le fera-t-on partir, il sera naturellement impossible de
le savoir. Et ainsi, dernière monstruosité, on le dépose
pouvant à peine tenir debout, peut-être, dans ce trou

18. Télégramme chiffré envoyé de
Stockholm le 7 novembre 1919 dressant la
liste des communistes français de Moscou,
dont Jacques Sadoul et Pierre Pascal.
© Archives du MAE, atelier photographique.

19. Première page du carnet de Pierre
Pascal rédigé en 1926 à Moscou avec
annotations manuscrites de l'auteur.
© Archives du MAE, atelier photographique.

de l'accueil enthousiaste que les paysans faisaient au bolchevisme²⁹, fit preuve d'une étonnante naïveté lors de l'annonce de l'abolition de la peine de mort en janvier 1920 ou bien à l'occasion de la visite d'un camp de détention et, pour finir, encensa « les résultats moraux de l'État soviétiste » en août 1920. Son radicalisme surprend³⁰, autant que son angélisme concernant la prétendue disparition de la corruption ou de la prostitution.

Mais il faut reconnaître qu'il fera amende honorable lors de la publication de son journal, tout en respectant scrupuleusement la rédaction originale qu'il assortira de notes éclairantes³¹. Les deux premiers volumes de son *Journal de Russie*, qui ne furent publiés qu'en 1975 et 1977, représentent une contribution essentielle à la connaissance profonde de ce pays à travers les vicissitudes de l'histoire.

Les carnets inédits d'Eugène Petit

Une place particulière doit être faite au témoignage laissé par Eugène Petit. Il s'agit là d'un important fonds d'archives encore inédites, conservées à la BDIC³². Eugène Petit, marié à une Russe (Sophie Balachovsky-Petit, sœur de l'agent consulaire de France à Kiev, Daniel Balachovsky) était avocat à la cour d'appel de Paris et socialiste. C'était un ami d'Albert Thomas, député socialiste, qui connaissait bien la Russie pour y avoir voyagé très jeune. Eugène Petit, qui parlait le russe, avait été envoyé en septembre 1916 à Petrograd par ce dernier, alors ministre de l'Armement. Il transmettait presque chaque jour des rapports à Paris. Sous le Gouvernement

Provisoire, de mars à novembre 1917, il fut chargé par la France d'essayer de maintenir la Russie dans le camp des belligérants. Il s'agissait de combattre, autant que faire se pouvait, l'influence des Bolcheviks dans l'armée russe et de contrer si possible leur propagande pacifiste qui finit, comme on le sait, par leur permettre de s'emparer du pouvoir.

Des dizaines de carnets, classés par dates, recouverts d'une écriture minutieuse, constituent un dossier intitulé *Ma mission en Russie en 1917* et réunissent les lettres-rapports qu'il envoya en France. Il resta en Russie jusqu'en mars 1918 et vécut donc en direct les deux révolutions de 1917. Sa chronique constitue un document inestimable, retraçant l'évolution de la situation politique à un moment-charnière. On peut seulement regretter qu'elle n'ait jamais été publiée.

La révolution de Février avait été accueillie avec enthousiasme par les socialistes du monde entier qui voyaient enfin le régime tsariste honni prendre fin. C'est la raison pour laquelle les socialistes français, qui faisaient partie du gouvernement à l'époque, envoyèrent de nombreuses missions en Russie pour aider, encourager le Gouvernement Provisoire qui comprenait notamment Alexandre Kerenski. Cette médiation entre la France et la Russie visait à soutenir l'effort de guerre russe, tant sur le plan matériel que moral, le Gouvernement Provisoire du prince Lvov, puis de Kerenski ayant proclamé leur détermination à continuer la guerre contre l'Allemagne et les empires centraux. Malheureusement, la classe politique française dans son ensemble comprenait

29. Dans son journal, à la date du 18 août 1919, il note : « Maintenant les paysans de l'Oural et de la Sibérie se jettent au cou des soldats rouges et, fondant en larmes, les nomment leurs sauveurs et les comblent de présents. » Pierre Pascal, *En communisme...*, *op. cit.*, p. 36-37.

30. « Ce sont les organes neufs, les moins copiés sur les anciens, qui fonctionnent le mieux. Preuve nouvelle qu'il faut avant tout casser et détruire, détruire jusque dans les fondements. » Pierre Pascal, *ibid.*, p. 204.

31. Ainsi de la note 127 : « La prostitution n'encombrait plus les boulevards, mais c'était parce que les prostituées avaient été raflées et déportées. Je ne l'ai su que plus tard. » Pierre Pascal, *ibid.*, p. 192.

32. Archives Eugène Petit (1825-1966). In *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. 1991, N. 24. Les fonds nouveaux à la BDIC et au musée d'Histoire contemporaine. p. 16 ; Ioannis Sinanoglou, Marguerite Aymard, Dominique Négrel, « La mission d'Eugène Petit en Russie ». In *Cahiers du monde russe et soviétique*. Vol. XVII, n°2-3. 1976, p. 133-170.

Kummler

Moscou - 16 Novembre 1918
163

DIRECTION POLITIQUE
 16 DEC 1918
 Série Z Co. 619 6A

Monsieur le Ministre,

Monsieur Ludovic Naudeau qui, depuis bientôt 4 mois, languit en prison, m'a suppliée de vous écrire pour vous intéresser à son malheureux sort et vous prier de remuer ciel et terre pour le tirer de là.

Monsieur Ludovic Naudeau, après plusieurs articles parus dans le "Journal de Russie" à Moscou, a été arrêté le 30 Juillet et incarcéré à la prison de Boutyrski.

20. Lettre d'Isabelle Carlier, employée du consulat français à Moscou, du 16 novembre 1918, dans laquelle elle attire l'attention du ministre des Affaires étrangères sur le cas de Français emprisonnés par les Bolcheviks, dont le journaliste Ludovic Naudeau.

© Archives du MAE, atelier photographique.

21. Note du 1^{er} janvier 1919 annonçant la libération d'André Mazon, éminent slaviste, après plusieurs mois de détention à la prison de Boutyrki à Moscou.

© Archives du MAE, atelier photographique.

ETAT MAJOR GENERAL
1ère Section

Le 1 Janvier 1919. 77

SECRET

INFORMATION
~~XXXXXXXXXXXX~~

L'Attaché Naval à Stockholm télégraphie:

"Commissaire Auxiliaire Marine MAZON, emprisonné à Moscou, a été remis en liberté"./.
~~XXXXXXXX~~

21

agir, mais je vous en supplie), tentez quelque chose pour faire délivrer ces malheureux, avant tout M^r Naudeau qui me paraît le plus atteint. Je suis persuadée que la liberté le guérira radicalement de sa neurasthénie.

Dans l'espérance, Monsieur le Ministre, de voir cette lettre favorablement accueillie, j'ai l'honneur de vous adresser mes plus sincères remerciements au nom de Monsieur Naudeau. Quels beaux articles il nous aurait donnés pour la Victoire! Quelle tristesse pour tous ces pauvres gens que de n'en avoir au fond de leur prison que le faible écho!

Isabelle Carlier
Consulat de France - Moscou.

20

АНКЕТА №

1. Имя, отчество и фамилия *Пьер Карлович Маскаль*

2. Должность, занимаемая в настоящее время, оклад

3. Адрес *Малый Париж №7* Тел. № *камер. Москва*

4. Сколько лет *31*

5. К какому сословию принадлежал до революции

6. Национальность *Французская*

7. Семейное положение (холост, женат, сколько человек семьи находится из вашего иждивения, степень родства с ними)

8. Где, на какой должности работали (от) ваш отец и мать (средний месячный заработок)

а) до революции

б) в настоящее время

9. С каких лет (с какого года) живете собственным трудом *с 17 лет*

10. Отношение к воинской повинности

а) пользуетесь ли отсрочкой, и на какой срок

б) подлежите ли зачислению в Красную Армию *Нет*

в) состоите ли на учете

11. В каком году были призваны на военную службу в старой армии, в какой части служили, последний чин

12. Специальность (профессия)

13. В каком профсоюзе состояли до поступления в Коминтерн

14. Не занимали ли выборных должностей в профсоюзе

15. С каким Вы образованием

а) низшим

б) средним (если специальным, то указать с каким)

в) высшим (специальность) *да*

16. На каких языках говорите, читаете, пишете *франц., русс., итальянск на полтора, швейцарск.*

17. Когда поступили в Коминтерн *17.12.1921*

18. По чьей рекомендации *АНКЕТА*

19. Не работаете ли еще где либо *В НКВД*

20. Работали ли в Коминтерне на другой должности, если да, то

а) на какой

б) с какого и по какому числу

в) почему переменили должность

21. Где, на какой должности работали (средний месячный заработок)

а) до февральской революции

б) с февральской до октябрьской

в) с октябрьской до поступления в Коминтерн *был в отделе Сов. пропаганды ВЦИК Ком. НКВД*

22. К какой партии принадлежали (с какого по какое число) и какую роль в ней сыграли

а) до февральской революции

б) с февральской до октябрьской

в) с октябрьской до настоящего времени *С окт. 18 г. РКП.; секретарь франц. группы*

23. Не подвергались ли судебному преследованию, если да, то где, каким судом и за что:

24. Краткая биография.

Маскаль

21/3

22

22. Questionnaire rempli par Pierre Pascal le 21 octobre 1921 attestant son adhésion au Komintern depuis 1919, son travail au service de la propagande du commissariat du peuple aux Affaires étrangères depuis la Révolution d'Octobre et son activité de secrétaire du Groupe des communiste français de Russie.

© RGASPI.

23. Fiche de renseignements en quarante et une questions remplie par Pierre Pascal le 17 décembre 1921 en tant que membre du comité exécutif du Komintern : il y est fait mention de ses études à l'université de Paris et à l'École normale supérieure, de sa connaissance de plusieurs langues étrangères, de la profession de son père (instituteur), du fait qu'il gagne sa vie depuis l'âge de dix-neuf ans, qu'il était membre de la mission militaire française en Russie et qu'il est célibataire.

© RGASPI.

Принят *Постоянно*
Временно

34/111
65

Анкета № 564

сотрудника Исполкома Коминтерна.

№ вопроса	Вопросы	Ответы
1	Фамилия	<i>Таскалов</i>
2	Имя и отчество	<i>Петр Карлович</i>
3	Время рождения	<i>1890 июля 28%</i>
4	Где проживали до 30 лет.	<i>Во Франции</i>
5	Партийность: В какой партии состоите.	<i>РКП</i>
6	Если член коммунистической партии, то какой страны и № парт. билета.	<i>26.012</i>
7	С какого времени в партии.	<i>окт. 1918г.</i>
8	Состояли ли раньше в каких-либо партиях (каких именно, где и когда).	<i>Нет</i>
9	Какую партийную работу исполняли: а) до февральской революции. б) с февральской до октябрьской. в) с октябрьской до поступления в Коминтерн.	<i>1919-1920 секретарь французской группы коминтернистов</i>
10	В чем выразилось Ваше участие в февральской революции.	
11	Тоже в октябрьской революции.	

- 2 -

№ вопроса	Вопросы	Ответы
12	Исполняли ли Вы выборные должности после февральской революции, какие и где.	
13	Образование: (в каких учебных заведениях учились и какие из них окончили) а) Общее. б) Специальное.	<i>Парижский Университет</i> <i>Российский педагогический институт</i>
14	Основная профессия.	
15	Какие ремесла или специальности знаете, кроме основной профессии.	
16	Национальность.	
17	Гражданин какого государства (подданство).	<i>французский</i>
18	Были ли за границей, когда и где.	<i>Во Франции 1870-1916</i>
19	Какие страны (государства) знаете и насколько хорошо.	
20	Какие языки владеете (указать точно: говорите, пишете, читаете) и на сколько хорошо.	<i>Знаю русский, французский, немецкий, английский, работу на русс. франц. испан и др. язы.</i>
21	К какому сословию принадлежали до революции (крестьян., мещ., купеч., пок. гражд., духовн. зван., воен. сосл. и т. п.).	
22	Владели ли недвижимым имуществом, каким именно и где.	<i>Нет</i>
23	Укажите профессию родителей или лиц, их замещающих.	<i>Отцу учитель</i>
24	С каких лет живете собственным трудом.	<i>19 г.</i>

№ вопроса	Вопросы	Ответы
12	Служили ли в Красной Армии (когда, где и в какой должности).	<i>Нет</i>
13	Были ли на фронте (на каком и сколько времени).	<i>В России нет</i>
14	В какой части и в качестве кого.	
15	Испыли ли ранения или контузии.	
16	Какие имеете физические недостатки.	
17	Какую должность занимали в Кр. Армии к моменту демобилизации.	
18	Отношение к воинской повинности: а) Гоа призван. б) Когда и кем демобилизован, отозван из Армии или освобожден по болезни. в) Какие документы имеете на руках, удостоверяющие демобилизацию или отсрочку от призыва в Кр. Армию (№№, кем и когда выданы). г) Состоите ли на учете и в каком Воинском.	
19	Семейное положение (холост, женат, вдов).	<i>Вдов</i>
20	Перечислите всех членов семьи по возрасту, указав сколько трудоспособных и кто выдвигается на Ваши иждивения.	
21	Служит ли кто-либо из родственников в учреждениях НКВД (кто, в каком отделе и на какой должности).	
22	Адрес семьи.	
23	Ваш адрес и № телефона.	<i>Мал. Моршуг. № 7</i>

Сведения, указанные в сей анкете, мною даны правильно.

М. Таскалов

12 - вкл. 1921 год.

66

№ вопроса	Вопросы	Ответы
25	Где работали, какую занимали должность, или какие обязанности исполняли и на каком средства существовали: а) до февральской революции (указав средний месячный заработок). б) с февральской до октябрьской.	<i>Во франц. восточн. части 6 Госсекс</i> <i>морь</i>
26	с октябрьской до поступления в Коминтерн.	<i>окт. 1918. в Ставке Сов. прикомандован Фр. части НКВД март 1919. в Коминтерн февр. 19. в НКВД</i>
27	Последнее место Вашей службы и причины его оставления.	
28	Время поступления в Коминтерн.	<i>март 1919</i>
29	По чьей рекомендации.	
30	Не работаете ли еще где-либо (указать точно где и на какой должности).	<i>НКВД отд. административн (Ред. Котарн)</i>
31	В каком профсоюзе состоите до поступления в Коминтерн.	<i>Со. Служб.</i>
32	Подвергались ли репрессиям по политическим делам (когда, где и за что, какое отбытое наказание) а) до февральской революции. б) с февральской до октябрьской.	
33	Привлекались ли к судобной ответственности перед органами Р. С. Ф. С. Р. (когда, за что, приговор).	<i>нет</i>
34	Привлекались ли к партизату (когда, за что, приговор).	<i>нет</i>
35	Привлекались ли к суду по делам уголовным (где, когда, за что) и каким наказанием подвергались.	<i>нет</i>
36	Протоколы военной службы: а) Служили ли в старой армии (в какой части, сколько аршин и какой Ваш последний воинский чин). б) Военное образование. в) Род оружия.	<i>Во франц. армии с 1913 по 1918</i> <i>Механик</i>
37	Были ли на военной службе в войну 1918-1920 гг. в белых войсках и на какой должности.	<i>нет</i>

mal la situation réelle dans le pays. Eugène Petit restera fidèle à ses convictions premières et, contrairement à certains socialistes, continuera à prôner la résistance aux Allemands, louant le talent d'orateur de Kerenski.

Un dénominateur commun

Au-delà des événements dont il aura été le témoin, qu'il analysera en fonction de sa grille de lecture personnelle, relevant souvent de ses convictions politiques, il est un troisième sujet essentiel qui constitue en fait la toile de fond pour tout observateur, c'est la spécificité du peuple russe. Il est incontestable que la Russie et les Russes fascinent les étrangers, et pour peu qu'ils soient un peu curieux, ce qu'ils découvrent dans le pays suscite nécessairement de leur part des commentaires nourris. Il est troublant de noter que tous, sur ce point, quelles que soient leurs fonctions, leur origine, leurs convictions politiques, se rapprochent. Tous auront à cœur de souligner les immenses qualités du Russe.

On a reproché à Maurice Paléologue, ambassadeur de France à Petrograd qui a vécu les derniers jours du pouvoir des Romanov, de faire preuve d'un esprit de supériorité notoire en parlant des Russes. Ni son successeur, Joseph Noulens, ni le jeune secrétaire d'ambassade Louis de Robien ne purent contourner cet écueil. La coexistence de deux mondes différents les frappe sans cesse. Si d'un côté les discours des meneurs révolutionnaires s'expriment dans des meetings sont extrêmement violents, la foule est très calme, pour ne pas dire amorphe. La violence et la sauvagerie des soldats effraient à juste titre, et contrastent singulièrement avec l'inertie des masses. Anarchie, pillages, agressions, les bandes armées font effectivement régner la terreur. Pourtant, même les soldats les plus cruels sont capables d'élan

de pitié. Une scène pittoresque montre le sens aigu de l'observation de Louis de Robien et sa capacité à saisir certains traits spécifiques de la mentalité russe : le grand-duc, Paul arrêté par les Bolcheviks, détenu à Smolny et gardé par des matelots débonnaires, mais analphabètes, à qui il fait la lecture tous les soirs à leur demande. Si le désordre régnant bien souvent frappe l'imagination des étrangers, ils ne sont pas moins surpris par l'ordre et la discipline dont à l'occasion les Russes savent faire preuve. Ce sera le cas, notamment, lors de l'enterrement, en mars 1917, des victimes de la révolution de Février. Des foules immenses, venues de partout, attendent des heures durant que leur tour vienne pour défiler sur le champ de Mars. Horrifié par les récits qui parviennent à Petrograd des pillages de propriétés en province, ainsi que des massacres perpétrés par des paysans devenus fous furieux, Louis de Robien pense avec perplexité à ce que Léon Tolstoï disait des paysans, dont il célébrait la douceur et les mœurs patriarcales. Il s'interroge aussi longuement sur la tendance au mysticisme du peuple russe et s'étend en particulier sur un épisode qui l'avait frappé. Il dépeint la procession expiatoire que le patriarche Tikhon avait menée avec grand succès après l'attentat sacrilège des Bolcheviks contre la laure d'Alexandre Nevski à Petrograd et remarque que tous les soldats se découvraient spontanément au passage de la procession. Les réflexions de Joseph Noulens sont moins subtiles et inattendues, cela est sans nul doute dû au caractère beaucoup plus méthodique et construit de ses souvenirs. Il parlera de l'apathie, de la résignation qui est le fond du caractère russe ; il considère que les Russes sont aussi prompts à l'enthousiasme qu'au découragement... En un mot, il se risque à des généralisations que Louis de Robien évite, s'attachant à étayer son propos d'exemples concrets.

Les commentaires de Pierre Pascal et de

EXPOSITION 2012

Commissaires scientifiques

Véronique Jobert, *Professeure émérite de l'université Paris-Sorbonne*
Lorraine de Meaux, *Chargée de mission pour L'année « France-Russie 2012, langues et littératures », Institut français*
avec le concours d'Isabelle Nathan, *Conservateur en chef du patrimoine, chef du département des Publics à la Direction des Archives du ministère des Affaires étrangères*

Direction artistique et éditoriale Pascale Le Thorel,
Beaux-Arts de Paris

Muséographie

Andrey Pavlov, *Scénographe*
Bruno Garnerone, *Champlibre, Assistant scénographe*
César Chevallier, Hadrien Gérenton, Gabriel Haberland, Loup Sarion,
Pierre Spencer, Yan Thomaszewski, *Constructeurs et montage*

Institut français

Xavier Darcos, *Président et commissaire général de l'année « France-Russie 2012, langues et littératures »*
Sylviane Tarsot-Gillery, *Directrice déléguée*
Laurence Auer, *Secrétaire générale*
Paul de Sinety, *Directeur du département livre et promotion des savoirs, coordonnateur de l'année « France-Russie 2012 »*
Judith Roze, *Responsable adjointe, département Livre et Promotion des savoirs*
Vincent Mano, *Chargé de mission « Débats d'idées », département Livre et Promotion des savoirs*
Nicolas Peccoud, *Responsable des éditions, département Livre et Promotion des savoirs*
Catherine Briat, *Directrice de la Communication et des Nouveaux Médias*
Alain Reinaudo, *Conseiller pour les arts visuels et l'architecture*
Jean-François Guéganno, *Directeur du Développement et des Partenariats*
Didier Vuillecot, *Responsable du Mécénat*

Archives du ministère des Affaires étrangères

Frédéric Baleine du Laurens, *Directeur*
Isabelle Nathan
Françoise Aujogue
Alexandre Cojannot
Vincent Lefebvre
Gregory Moricet

Ambassade de France à Moscou

Son Exc. M. Jean de Gliniasty, *Ambassadeur*
Hugues de Chavagnac, *Conseiller de coopération et d'action culturelle*
Igor Sokologorsky, *Attaché culturel*
Hélène Mélat, *Responsable du Bureau du livre*

© École nationale supérieure des beaux-arts, Paris, 2012
© Paris 2018, pour l'édition numérique
ISBN 978-2-84056-384-6, Beaux-Arts de Paris
ISBN 978-2-35476-104-2, Institut français

Ce livre numérique a été converti par Isako à partir de l'édition papier du même ouvrage.
ISBN : 9782840566304

ÉDITION 2018

Beaux-Arts de Paris

Éléonore de Lacharrière, *Présidente du conseil d'administration*
Patricia Stibbe, *Directrice (par intérim)*
Julien Rigaber, *Secrétaire général*

Catalogue

Pascale Le Thorel, *Responsable des éditions*
Carole Croëne, *Chargée de mission pour l'édition numérique*
Vanessa Triadou, *Coordination éditoriale*
Carole Peclers, *Conception graphique*
Corinne Lahens, *Assistance graphique*
Blandine Chagnon, *Traductrice (chap. 8)*
Marjorie Karagueuzian, *Relecture et adaptation numérique*

« France-Russie 2012 : langues et littératures » est organisée avec le concours en France :

Ministère des Affaires étrangères

Direction Europe continentale

Éric Fournier, *Directeur*
Florence Ferrari, *Sous-directrice*

Direction générale de la Mondialisation et des Partenariats

Jean-Baptiste Mattei, *Directeur général*
Delphine Borione, *Directrice de la politique culturelle et du français*
Jean-Paul Lefèvre, *Sous-directeur*

Ministère de la Culture

Xavier North, *Délégué général à la Langue française et aux Langues de France (DGLFLF)*
Jean-Philippe Mochon, *Chef du service des Affaires juridiques et internationales*
Brigitte Favarel, *Sous-directrice aux Affaires européennes et internationales*

Ministère de l'Éducation nationale

Florentine Petit, *Chef du département des Affaires européennes bilatérales*



REMERCIEMENTS

Que toutes les personnes qui ont permis par leur généreux concours la réalisation de cette exposition trouvent ici l'expression de notre gratitude, et tout particulièrement les responsables des institutions et archives.

Fédération de Russie

Agence fédérale des archives

Andreï Artizov, *Directeur*
Vladimir Tarassov, *Directeur adjoint*
Andreï Iourassov, *Chef de département*

Archives d'État de la Fédération de Russie (GARF)

Sergueï Mironenko, *Directeur*
Elena Aniskina
Konstantin Drozdov
Evgueni Lounatcharski
Evelina Garanenkova

Archives russes d'État d'art et de littérature (RGALI)

Tatiana Gorjaeva, *Directeur*
Larissa Ivanova
Natalia Strijkova

Archives russes d'État d'histoire sociale et politique (RGASPI)

Andreï Sorokine, *Directeur*
Galina Gorskaïa
Iouri Grochev
Viktor Goubanov
Valeri Sedov
Valeri Chepelev

Archives russes d'État de documents photographiques et cinématographiques (RGAKFD)

Natalia Kalantarova, *Directrice*
Elena Koloskova
Alla Korobova
Larissa Maltseva

Iconographie

GARF, Vladimir Glebov
RGALI, Natalia Molotova
RGASPI, Marina Ogourtsova
RGAKFD, Larissa Bourlova, Elena Voukolova, Svetlana Deïeva

Coordinateurs russes :

Sergueï Balane, Galina Kouznetsova (GARF)

Rospetchat

Mikhaïl Sesevinsky, *Directeur général*
Vladimir Grigoriev, *Directeur adjoint*

Ambassade de la Fédération de Russie à Paris

Son Exc. M. Alexandre Orlov, *Ambassadeur*
Igor Soloviev, *Conseiller culturel*
Zoya Kritskaya, *Deuxième secrétaire*

France

Archives départementales de Seine-Saint-Denis

Guillaume Nahon, *Directeur*
Ghislaine Walpen
Pascal Carreau
Pierre Boichu

Archives nationales

Agnès Magnien, *Directrice*
Sylvie Bigoy
Eric Landgraf
Caroline Picketty
Annie Poinsoit
Yann Potin

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

Valérie Tesnière, *Directrice*
Claire Niemkoff
Carole Ajam
Caroline Fieschi
Frédérique Joannic-Seta

Bibliothèque nationale de France

Bruno Racine, *Président*
Béatrice Tisserand
Thierry Grillet
Marie-Laure Prévoist
Marie-Odile Germain
Nathalie Coilly
Marie-Hélène Rigogne
Chiara Pagliettini
Cyril Chazal

Institut d'études slaves

Stéphane Viellard, *Président*
Serge Aslanoff
Anne Nercessian
Katarzyna Gornicka

Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis

Sylvie Gonzales, *Directrice*
Anaïs Dorey-Klaeyle
Agnès Santos-Torres
Elsa Tilly

Musée de la Chasse et de la Nature

Claude d'Anthenaise, *Directeur*
Marie-Christine Prestat

Nous tenons aussi à remercier chaleureusement Michel Aucouturier, Irina Emelianova, Boris Frezinski, Anne Laurent, Antoine Marès, Jacqueline de Proyart, Leonid Kassatkine et Elena Tchoukovskaïa.

Nous remercions pour leurs autorisations exceptionnelles Catherine Gide et Peter Schnyder, Antoine Jacottet, Sylvie Jedynak, Anne Laurent, Ephraïm Margolin, Pierre et Luc Rousset, Stéphane Joseph et la Société civile des auteurs multimédia-Prix Albert Londres, l'ayant droit de Maurice Thorez et de Jeannette Vermeersch, Frédéric Genevée et le Parti Communiste français ainsi que le Mouvement pour la paix.

Pour leur soutien essentiel, merci à Jacques Catteau, Sophie Cœuré, Catherine Depretto, Martine Godet, Francine-Dominique Liechtenhan, Georges Nivat, Marie-Pierre Rey, Georges-Henri Soutou, Véronique Schiltz, Nikita Struve, Alexandre Tchoubarian et Cécile Vaissière.

Enfin, nous exprimons notre sincère gratitude à Vitali Afiani, Antoine Cohen-Potin, Pierre Daix, Marcel Fleiss, Catherine Houard, Gilles Jobert, Guillaume Garreta, Olivier Le Gal, Céline Kindelberger, Tania Maillard-Parain, Philippe Marin, Antoine de Meaux, Viktor Moskvine, Michel Parfenov, Olga Okouneva, Pierre Oster, Yves Pouliquen, Vincent Rioux, Noëlle et Daniel Rondeau, Romain Rondeau, Jeremy Stitger, Anne Vorobiov. Sans oublier bien sûr tous les auteurs du catalogue grâce auxquels il fut possible d'écrire cette page riche et mouvementée d'une histoire partagée entre France et Russie.